MENZICOFF

OU

LES EXILÉS,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

MENZICOFF
OU
LES EXILÉS,
TRAGÉDIE,

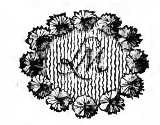
REPRÉSENTÉE devant LEURS MAJESTÉS, sur le Théâtre de Fontainebleau, au mois de Novembre 1775.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Françaife.

PRÉCÉDÉE d'un Précis hiftorique fur le Prince Menzicoff.

Longi pœnas fortuna favoris
Exigit à mifero. LUCAN.

Prix 2 livres 8 fols.



A PARIS,
Chez M. LAMBERT & BAUDOUIN, Impr.-Libraires, rue de la Harpe, près S. Côme.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

CETTE Tragédie a été jouée, comme le titre l'indique, il y a cinq ans, ſur le Théâtre de Fontainebleau. Il s'en faut encore de beaucoup qu'elle ſoit en tour de l'être à Paris, puiſqu'il y a pluſieurs Tragédies qui doivent paſſer auparavant, ce qui, avec les Comédies que l'on doit jouer dans l'intervalle, ne peut pas occuper moins d'une année. Tel eſt depuis long-temps l'état du Théâtre François, qu'à moins de circonſtances particulières, il doit naturellement s'écouler l'eſpace de ſix années entre la réception d'une Pièce & ſa repréſentation.

Quand je n'aurais que cette ſeule raiſon pour prendre le parti d'imprimer cet Ouvrage, & ceux que j'ai achevés, & ceux auxquels je travaille encore, elle pourrait paraître ſuffiſante. Quelle perſpective, en effet, plus décou-

rageante pour tout Artiste, que de voir de si loin le moment où il sera jugé? Et si l'on fait réflexion que dans l'état présent des choses, un homme de Lettres qui aurait passé une moitié de sa vie à méditer cinq ou six ouvrages dramatiques, n'aurait pas assez de l'autre pour les voir représenter, s'étonnera-t-on de le voir renoncer (du moins pour un temps) aux honneurs de la représentation, si longs à attendre, & si dangereux à obtenir?

Ces considérations si pressantes, le deviendront encore bien plus pour un homme à qui l'amour de la vérité, dans un genre de travail où il a cru de son devoir de la préférer à tout, aura dû faire un grand nombre d'ennemis. La réputation du talent, sur-tout, s'il est combattu, ne peut s'affermir que par une suite d'Ouvrages qui se soutiennent les uns les autres, & marquent les pas de l'Auteur dans sa carrière. N'aura-t-il pas trop de désavantage, s'il ne peut en faire qu'un dans six ans?

Je ne veux accuser personne, & j'éloigne de moi le souvenir des injustices, sentiment pénible, qui, trop rappelé & trop approfondi, peut flétrir une ame honnête & sensible, & décourager le talent. Il me suffit de penser que les hommes équitables & désintéressés, n'auront pas entièrement oublié tout ce que j'ai éprouvé depuis que je suis entré dans la carrière des Lettres, & qu'ils me sauront peut-être quelque gré d'employer ce qui peut me rester de force & de courage, plutôt à travailler mes écrits, qu'à combattre leurs détracteurs; plutôt à mériter une estime durable, qu'à disputer des succès du moment.

Ceux qui disent que dans tous les temps il y a eu des cabales, que dans tous les temps on a vu de mauvaises productions accueillies & de bons ouvrages méconnus, ont raison, sans doute; mais ils doivent convenir aussi, que jamais les abus & les scandales de la Littérature n'ont égalé ceux de nos jours. Il

ſuffit, pour s'en convaincre, de ſonger que par la nature des choſes humaines, tous les abus vont en croiſſant juſqu'à l'époque où leur excès même les force de s'arrêter; que l'eſprit de parti a dû augmenter avec la prodigieuſe multitude des concurrens, que les mauvais Juges ont dû ſe multiplier avec les mauvais Écrivains; & que la contagion du faux goût a dû s'étendre à la faveur de tant de Poëtiques inſenſées, produites par l'ignorance préſomptueuſe, par l'impuiſſance humiliée, ou même par la ſatiété du bon.

Ces plaintes, au ſurplus, ſont celles que l'on entend ſans ceſſe dans la bouche de tous ceux qui cultivent les Lettres avec honneur, ou qui les aiment de bonne foi. Tous n'ont qu'un vœu & qu'une eſpérance, c'eſt qu'il s'élève un ſecond Théâtre, & que tous les ordres de Spectateurs y ſoient aſſis. C'eſt à ces deux points capitaux que tient la révolution néceſſaire, ſans laquelle le Théâtre François eſt

menacé d'une ruine prochaine & inévitable. Il ſerait facile d'en détailler les raiſons ; mais elles ſont ſuffiſamment connues de tous les gens ſenſés, & il ſerait inutile de parler à ceux qui ont intérêt à repouſſer la vérité. Ce qui eſt sûr & inconteſtable, c'eſt qu'il n'y a point d'autre moyen de rouvrir une carrière qui ſe ferme & s'obſtrue de plus en plus, de ſubſtituer à la fureur des brigues une émulation utile & louable, l'expreſſion authentique & aſſurée du jugement public, ſeul appui du vrai talent, aux clameurs tumultueuſes d'une foule ignorante, paſſionnée ou vendue, reſſource unique de la médiocrité & de l'envie, & de rendre, en un mot, aux Auteurs Dramatiques, une lice honorable & des Juges éclairés.

En attendant cette époque prochaine ou éloignée, je n'ignore pas tout ce que peut perdre un Ouvrage de ce genre, dénué des avantages de la repréſentation ; je ſais qu'à peine compte-t-on pour quelque choſe une

Pièce de Théâtre qui n'eſt pas jouée. Mais accoutumé aux épreuves & aux ſacrifices, je ne puis que répéter pour ma conſolation ces paroles d'un Ancien : *veritatem laborare nimis ſæpe aiunt, extingui nunquam... & ſpreta in tempore gloria, nonnunquam cumulatior redit.*

TIT. LIV.

P. S. On a cru que le morceau ſuivant ſerait convenablement placé à la tête de cette Tragédie. Il en fait connaître le principal perſonnage, qui a joué, dans ce ſiècle, un très-grand rôle ſur la ſcène du monde; & il y a peu d'Hiſtoires modernes auſſi intéreſſantes & auſſi conſtatées.



PRÉCIS HISTORIQUE (1)

Sur le Prince MENZICOFF, *Favori du Czar Pierre Premier.*

L'ÉLÉVATION de Menzicoff ne fut pas un de ces jeux de la fortune, si communs dans les Monarchies depuis long-temps puissantes & corrompues, où des hommes sans mérite parviennent à de grandes places par de petites intrigues, s'y maintiennent à force d'en être indignes, ou ne sont remplacés que par des concurrens d'une médiocrité encore plus reconnue & plus rassurante, & portent dans la retraite des richesses & de

(1) Ce Précis est tiré des *Mémoires du Général Manstein*, du *Journal de Pierre-le-Grand*, & particulièrement d'une *Histoire de Menzicoff*, imprimée à la suite des Anecdotes du Nord, en 1770. Le style de cette *Histoire* ne répond pas à l'intérêt du sujet; j'ai récrit presqu'entièrement tout ce que j'en ai emprunté : j'ai cité avec des guillemets ce qui m'a paru pouvoir être conservé, & j'y ai joint des particularités qui n'ont été imprimées nulle part, mais qui m'ont été garanties par des autorités respectables.

l'ennui, le regret de ce qu'ils ont été, & non pas le remords de ce qu'ils ont fait. Si les talens de courtisan sont de puissans ressorts dans ces sortes de Cours, soit parce que l'intérêt général est d'écarter toute supériorité, soit parce que les besoins de l'État sont étrangers au Maître, il n'en est pas de même à cette époque où un grand homme sur le Trône, veut tirer de la barbarie un peuple encore grossier & inculte : il n'appelle alors auprès de lui que ceux qui ont assez de force pour mettre la main à son ouvrage ; & celui qui fut vingt ans le principal Ministre du Czar Pierre, n'était sûrement pas un homme médiocre.

Si le hasard le plaça dès son enfance auprès du Monarque, il ne put devoir qu'à son mérite le haut degré de faveur & de puissance où il parvint. Il rendit d'importans services, & commit des fautes graves : il fut récompensé des uns & puni des autres ; mais après avoir abusé de la prospérité, il sut porter le poids de la disgrace : il n'y montra ni altération ni faiblesse. Son repentir vrai, fut d'un homme qui savait se juger, & fit voir qu'il n'avait pas été au-dessous de sa fortune, puisqu'il était au-dessus du malheur.

On s'eſt plû à répéter qu'il était le fils d'un Pâtiſſier, par une ſuite de cette inclination que nous avons à donner de faibles commencemens à la grandeur, pour la rendre plus étonnante. Mais il paraît qu'en Ruſſie même on n'a pas des notions bien conſtatées ſur ſon origine; d'où l'on peut conclure, ce me ſemble, qu'elle était au moins fort obſcure. Il était lui-même trop vain pour faire connaître ſon extraction, quoique peut-être il y eût eu une ſorte d'orgueil mieux entendu à ne pas diſſimuler d'où il était parti pour arriver ſi haut. Voici ce qu'on a recueilli de plus certain ſur les commencemens de ſa fortune. Soit qu'il fût le fils d'un domeſtique de la maiſon Impériale, comme quelques-uns l'ont dit, ſoit qu'il fût ſoldat, ſelon d'autres traditions; quoi qu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'il avait trouvé le moyen de ſe faire connaître de bonne heure au Czar Pierre I, puiſque ce Prince le fit entrer dans une Compagnie qu'il formait alors ſur le modèle des troupes Européennes, & qui devint dans la ſuite le premier Régiment des Gardes, nommé Préobrazinski. Le Fort était Capitaine de cette troupe; le Czar y était Tambour: Alexandre, (c'était le nom de baptême de Menzicoff, & il eſt aſſez d'uſage en Ruſſie d'appeler les perſonnes par

leur nom de baptême) y fut d'abord enrôlé comme soldat. On appelait les jeunes gens qui composaient ce corps, *les Poteschni*, les *Divertisseurs*, parce qu'ils formaient la société intime du Czar, alors très-jeune, & contribuaient à ses amusemens. On prétend qu'un de leurs jeux ordinaires était d'imiter les cris des marchands qui débitent dans les rues; que chacun avait son métier, & que celui de Menzicoff était la pâtisserie; ce qui peut avoir donné lieu à cette tradition répandue, qu'il était garçon pâtissier. On peut observer que ce divertissement n'était pas fort noble, ni de fort bon goût; mais les jeux des Princes ne sont pas toujours dignes de leur rang.

L'éducation d'Alexandre avait été fort négligée. On assure qu'il ne sut même jamais lire. Il n'en faudrait peut-être rien inférer pour la bassesse de sa naissance. Il n'était pas rare, avant le règne de Pierre, que de grands Seigneurs Russes n'en sussent pas davantage. Il y a loin de là, sans doute, aux lettres de Catherine à M. de Voltaire, & à *l'Épître à Ninon*. L'intervalle était immense, & le chemin a été court. C'est, contre ceux qui désespèrent trop tôt de l'avenir, une preuve de ce que

peut faire une nation, quand le Maitre a fait le premier pas.

Au défaut d'inſtruction, Alexandre avait de l'eſprit naturel, de l'agrément, de la vivacité, & cette ſorte de liberté confiante qui pouvait plaire à un Prince de l'âge & du caractère du Czar. Fixé près de lui, il ne le quittait plus, ſoit au Krémelin, Palais Impérial de Moskow, ſoit à Préobrazinski, lieu de plaiſance où Pierre exerçait la Troupe naiſſante qui depuis porta ce nom. Il s'établit dès-lors entre le Souverain & le ſujet, une eſpèce d'intimité, qui fut le principe de cet attachement durable, ou plutôt de ce penchant marqué, qui, dans la ſuite, arrêta plus d'une fois la juſtice & la colère également terribles de l'Empereur. Ces liens, formés dans l'enfance, quand ils ſont l'effet d'un attrait réciproque, prennent un pouvoir qui s'affaiblit difficilement, & l'on ne ſe réſout guère à détruire l'ouvrage que l'on a commencé de ſi bonne heure.

Après s'être amuſé des ſaillies de ſon jeune favori, le Czar, à meſure que ſa raiſon & ſes lumières croiſſaient avec ſon âge, goûtait de plus en plus celles d'Alexandre ; il lui communiquait toutes les idées qui l'occupaient déjà. On aſſure

même qu'il le menait avec lui au Conseil, & que ceux des courtisans qui remarquèrent ce commencement de faveur, ne pouvant craindre un enfant, songèrent plutôt à profiter de l'accès facile qu'il avait auprès du Maître, qu'à détruire un crédit qui ne leur était pas encore suspect. Ce crédit s'accrût plus que jamais, par un service important qu'Alexandre, quelques années après, eut occasion de rendre au Czar. Le hasard lui fit découvrir une de ces conspirations auxquelles ce Prince fut plus d'une fois en butte. On sait à combien de dangers & d'orages sa première jeunesse fut exposée, sous la tutelle de la Princesse Sophie, sa sœur, qui aspirait au Trône, & fomentait l'esprit de révolte & de sédition dans la milice insolente & barbare des Strélitz. Ce fut dans un de ces soulèvemens que le Czar vit massacrer son oncle maternel Nariskin, & courut lui-même risque de la vie. Enfin, le projet fut formé de l'assassiner dans le Krémelin, & de mettre sur le Trône la Princesse Sophie. L'exécution devait être confiée aux principaux Officiers des Strélitz, & à quelques Knéz, ennemis du Czar & de la maison des Romanow.

Alexandre fut assez heureux pour recueillir les premiers

premiers indices de cet affreux complot. Il en avertit le Czar, qui avait alors dix-sept ans, & qui prit des mesures pour faire arrêter les conjurés, qui périrent dans les supplices. Alexandre eut ainsi le bonheur de justifier d'avance, par un service signalé, les bienfaits dont son Maître le combla dans la suite (1).

(1) C'est là-dessus que feu M. Dorat a bâti la Fable de sa Tragédie de *Pierre-le-Grand.* On ne prétend point ici en faire la critique; mais on doit remarquer, pour l'intérêt de la vérité, qu'elle est violée dans ce Drame, à un excès qui n'est pas excusable dans un sujet si moderne & si voisin de nous. Que l'Auteur fasse d'un Amilka qui n'a jamais existé, un Prince de la race Impériale, & que ce Prince menace de tuer sa propre fille, si Menzicoff ne conspire pas avec lui contre un Monarque dont ce même Menzicoff est le favori & l'ouvrage, par-tout ailleurs cette Fable ne choquerait que le bon sens; mais que Menzicoff, sur cette menace insensée, se détermine à conspirer contre un Maître dont il n'a jamais eu à se plaindre & qui l'accable de bienfaits, il n'est pas permis, ce me semble, d'imputer ce crime absurde à un homme qui ne l'a jamais commis, & dont la petite fille occupe encore un rang distingué à la Cour de Russie. Il ne l'est pas non plus de défigurer entièrement le caractère d'un Prince aussi connu que Pierre-le-Grand. Je sais qu'il a existé un M. Morand qui avait fait aussi un Drame d'une prétendue conspiration de Menzicoff; mais ce n'était pas un exemple à suivre.

Cependant Pierre, en élevant sa créature, conserva toujours, du moins dans les emplois militaires qu'il lui conféra, cette gradation dont il s'était fait une règle, & à laquelle il se soumit lui-même. Il le fit d'abord Lieutenant dans la Compagnie des bombardiers du Régiment des Gardes Préobrazinski; & Pierre occupait dans cette même compagnie un grade qui le subordonnait à son favori. C'est un trait unique dans l'histoire, qu'un Monarque ait eu assez de force d'esprit pour concevoir que l'émulation étant le ressort le plus puissant de tous pour mouvoir les hommes, il donnerait à ce ressort une impulsion irrésistible, si lui-même paraissait faire plus de cas d'un commandement où il serait parvenu par ses actions & son mérite, que du Trône qu'il ne devait qu'au hasard de sa naissance. Il acquérait ainsi le droit de ne rien accorder qu'aux talens & aux services. Ce fut là le plus grand secret de sa politique, de persuader à ses sujets qu'on pouvait arriver à tout en se rendant utile; qu'il n'y avait point de condition si basse qui ne pût conduire aux grandes places, si l'on s'en rendait digne; point de rang si élevé qui pût dérober au châtiment celui qui l'aurait mérité. La reconnaissance pouvait seule désarmer sa

justice ; car il n'oubliait jamais ce qu'on avait fait pour lui ; & si l'on demande comment il a fait de si grandes choses, on pourrait répondre : c'est qu'il connut la science des Rois, celle de punir & de récompenser.

Pendant que Charles XII s'enivrait de la gloire vaine & passagère de donner à Stanislas les États d'Auguste, Pierre augmentait les siens par des conquêtes solides & durables. Il réunissait à sa couronne les plus belles Provinces du Golfe de Finlande, la Livonie, la Carélie, l'Estonie, l'Ingrie. La place la plus importante de cette dernière était Notebourg, qu'il nomma depuis Shlusselbourg (1), parce qu'elle est la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Alexandre s'était distingué au siége de cette ville : le Czar lui en donna le gouvernement, & bientôt après celui de toute la Province, à titre de Principauté, avec le rang de Major-Général & le cordon bleu de S. André, qu'il eût après la réduction de la forteresse de Kantzy. Il porta depuis le nom de Knéz, ou de Prince Menzicoff, parce qu'en Russie les titres honorifi-

(1) *Ville de la Clef.*

ques & seigneuriaux, quoique héréditaires, sont affectés à la personne & non pas à la terre.

Menzicoff avait déjà déployé des talens militaires, qui n'étaient pas au-dessous de ces récompenses. Chargé d'un commandement particulier, il avait battu plusieurs corps Suédois, dans un temps où les troupes de Charles XII passaient encore pour invincibles; & quand le Czar vit à Tichokzin le Roi Auguste, alors fugitif & dépouillé de la couronne de Pologne, il dût à Menzicoff le plaisir qu'il eut de présenter à son allié malheureux des drapeaux enlevés sur leur ennemi commun, & le premier gage de la promesse qu'il fit à ce Prince de le rétablir & de le venger. Ce n'était pas seulement dans la guerre que Menzicoff servait son Maître; il avait acquis des connaissances en plus d'un genre, qui le mettaient à portée de seconder les desseins de Pierre, occupé d'embellir & de fortifier ses États, en même-temps qu'il combattait ses ennemis. Déjà s'élevait Pétersbourg, objet de l'ambition particulière du Czar, & son ouvrage de prédilection. Maître des Provinces qui bordent la Baltique, il voulait porter le siége de son Empire au milieu de ses nouvelles conquêtes, &

le rapprocher du reste de l'Europe, dont l'éloignaient ses vastes possessions, reculées au Nord & à l'Orient. Les travaux de ce grand monument placé à l'embouchure de la Néva, & qui devait porter le nom de son fondateur, avaient été confiés aux soins de Menzicoff dans l'absence du Czar, que d'autres entreprises appelaient ailleurs. Ce fut encore Menzicoff qui bâtit, sur le modèle en bois ordonné par Pierre lui-même, le fort de Cronslot, sur le bord de la Baltique, fondé dans la mer, & fait pour servir de boulevard à la ville naissante de Pétersbourg.

Sa faveur croissait de jour en jour ; mais elle croissait avec sa gloire. La fortune, qui semblait lui ménager toutes les occasions brillantes, avait amené près de lui le Roi Auguste, en Posnanie, où Menzicoff commandait les troupes du Czar. Auguste détrôné, était réduit alors à la double humiliation de n'avoir plus pour asyle que le camp des Russes, dans le tems même qu'il traitait secrètement de son abdication avec Charles XII. Menzicoff, qui ne savait rien de cette négociation, avait en tête le Général Suédois Mandlerfeld : il lui livra bataille auprès de Kalish, le 19 Octobre 1706, sans que le Roi Auguste osât s'y opposer. Il la gagna complettement,

tua aux ennemis quatre mille hommes, & fit deux mille six cent prisonniers. Cette victoire ne changea rien au traité d'Auguste avec Charles, dont l'ascendant dominait encore en Pologne; mais Menzicoff n'en eut pas moins l'honneur d'avoir défait les Suédois en bataille rangée, honneur dont les Russes n'avaient encore joui qu'une fois (1) depuis le commencement de la guerre, sous les ordres du Général Sherémetof, que Pierre, pour prix de cet exploit, avait fait entrer en triomphe à Moscow.

Le Czar était alors trop occupé à repousser Charles XII, qui s'avançait vers la Russie, pour envoyer le Prince Menzicoff triompher à Moscow, à trois cens lieues du théâtre de la guerre. Il avait trop besoin de ses services pour perdre des momens précieux, lui qui n'en perdit jamais. Au lieu d'un appa-

(1) M. de Voltaire, dans son *Histoire de Russie*, dit en parlant de cette journée de Kalish: *ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédoi*. C'est une erreur d'autant plus étonnante, que lui-même, quelques pages aupatavant, fait mention de la victoire remportée par Sherémetof sur le Général Shlipemback, le 19 Juillet 1702, auprès de la rivière d'Embac. Les Russes prirent aux Suédois dans cette bataille 18 drapeaux & 20 canons. Ce fut Menzicoff qui, après cette victoire, porta le cordon de S. André à Shérémétof, de la part de l'Empereur.

reil triomphal, il lui offrait la plus noble de toutes les récompenſes, l'occaſion d'acquérir encore de la gloire. Menzicoff eut celle de ſe meſurer avec Charles lui-même, entre le Boriſthène & la Deſna, aux frontières de l'Ukraine, où l'Ethman des Coſaques de ces contrées, Mazeppa, qui trahiſſait le Czar, devait joindre le Roi de Suède. A la tête de la Cavalerie Ruſſe, Menzicoff fondit ſur l'avant-garde Suédoiſe, la mit en déſordre, & Charles lui-même courut riſque de la vie : il ne repouſſa les Ruſſes qu'avec une extrême difficulté ; & s'avançant toujours dans l'Ukraine, il attendait d'un côté Mazeppa, & de l'autre le Général Levenhaupt, qui lui amenait un corps d'armée conſidérable, & des munitions. Le Czar, à qui Menzicoff venait de ſe réunir, marcha au-devant de Levenhaupt, l'un des plus habiles Généraux de Charles XII. On combattit auprès de Leſnau, lieu que cet événement a rendu célèbre. Le nombre des combattans était à-peu-près égal de chaque côté, & n'excédait pas vingt mille hommes. Le ſuccès était de la plus grande importance. Si Levenhaupt, vainqueur, pénétrait juſqu'au Roi de Suède, il doublait les forces & les reſſources d'un ennemi déjà ſi redoutable ; au contraire, s'il était battu, la ſituation de Charles, au milieu d'un pays ennemi, devenait

plus pénible & plus périlleuse. Les efforts de part & d'autre furent proportionnés à un si grand intérêt. On peut juger de l'acharnement des deux partis, puisque l'on combattit pendant trois jours, & que Levenhaupt perdit la moitié de ses soldats, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux, tout le convoi qu'il amenait à son Roi, & eut bien de la peine à le joindre avec la moitié de son armée vaincue. Le Knéz de Gallitzin, qui commandait à cette bataille, en eut la principale gloire. Il ne restait plus à Charles d'autre espérance que le Cosaque Mazeppa : celui-ci arriva enfin, mais dans un état à-peu-près aussi déplorable que Levenhaupt : il n'amenait que deux Régimens : tout le reste de ses troupes, détestant sa trahison, l'avait abandonné. Cependant, il pouvait encore procurer au Roi de Suède un secours très-considérable, & que les circonstances rendaient presque décisif. Il était maître de Bathurin, place forte de l'Ukraine, abondamment pourvue de toutes sortes de munitions. L'Ethman y avait renfermé ses trésors. Charles, qui avait tout d'un coup tourné de ce côté, allait y renforcer son armée de tout ce qui lui manquait, & s'ouvrir de-là le chemin de Moscow. Ce fut là que Menzicoff rendit à son Maître un service plus essentiel

que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, & auquel même le Czar se crut redevable de son salut & de sa couronne. On était à cent lieues de Bathurin. Pierre, qui suivait la marche de son ennemi dans l'Ukraine, ne pouvait ni le devancer, ni le perdre de vue. L'activité intrépide de Menzicoff sauva le Czar de ce danger. Il y avait quelques Régimens Russes dispersés dans les environs de Bathurin: il se détache de l'armée Impériale avec peu de suite, prend une route détournée, & dont les passages n'étaient pas même connus des Suédois, fait une diligence incroyable, vient à bout de rassembler tout ce qu'il trouve de troupes Russes dans leurs différens quartiers, fait monter l'Infanterie à cheval, fait traîner des canons en poste, donne l'assaut en arrivant, & monte l'épée à la main sur les remparts de Bathurin, les emporte, saccage la ville & la met en cendres. Armes, vivres, munitions, trésors, tout fut enlevé; & Charles, obligé d'aller assiéger Pultava, trouva devant cette place l'écueil où devait échouer cette fortune étonnante & rapide, qui, semblable en tout à un orage, en eut les effets terribles, & n'eut pas plus de durée.

Menzicoff, qui avait contribué à la victoire de Lesnau, eut la gloire de préparer encore, &

d'achever celle de Pultava. Il commanda l'armée Russe pendant deux mois en l'absence du Czar : le jour de la bataille, il fit mettre les armes bas à un corps de six mille hommes qui avoit été coupé de l'armée Suédoise; enfin ce fut lui qui poursuivit jusqu'à Pérévolotsna le Général Levenhaupt, le força de capituler & de se rendre prisonnier de guerre avec quatorze mille hommes, dernier reste de cette armée de Charles XII, réputée jusqu'alors invincible, qui avait fait trembler la Saxe, la Pologne & la Russie, & porté la terreur des portes de Leipsik aux remparts de Pultava.

Il n'y avait point de récompenses trop grandes pour tant de services : elles lui furent prodiguées. Il eut le rang de Maréchal, la place de premier Sénateur, qui est la plus éminente dans l'administration : il fut à la tête de toutes les affaires, & décoré des premiers Ordres de la Russie. Son crédit, sa puissance, ses richesses furent sans bornes. L'Empereur, qui mettait sa magnificence à enrichir un favori de ce mérite, lui donna des possessions immenses. Il en avait dans toutes les Provinces, & pouvait, à ce qu'on assure, voyager depuis Riga en Livonie, jusqu'à Derbent, aux frontières de la Perse, en couchant toujours dans ses terres. Il comptait parmi ses

vaſſaux cent cinquante mille familles. Enfin, quand le Czar partit pour ſa malheureuſe campagne du Pruth, & lorſqu'enſuite il voyagea en Europe pour la ſeconde fois, il laiſſa le Prince Menzicoff Régent de l'Empire, avec un pouvoir abſolu.

Il en abuſa; car au tableau de ſes belles actions doit ſuccéder celui de ſes fautes. Il eut, comme tant d'autres, le malheur de déshonorer la fortune qu'il avait d'abord méritée: tant il eſt plus difficile, en tout genre, de ſoutenir une grande élévation que d'y parvenir! Il connaiſſait les hommes, & ſavait les employer; mais il n'employait que ſes créatures, & ne pardonnait qu'au mérite qui ſe mettait ſous ſa protection. Son orgueil tyrannique voulait écraſer tous ceux qui ne rampaient pas devant lui; & un jour il traita de rebelle & menaça de la roue un Sénateur qui avait oſé être d'un autre avis que le ſien. Inſatiable de tréſors, il augmentait, par des concuſſions & des rapines, ceux qu'il avoit reçus de la libéralité de l'Empereur. Les plaintes éclatèrent contre lui de toute part; & le Czar, à ſon retour du Pruth, créa une Chambre de Juſtice pour connaître des malverſations commiſes pendant ſon abſence. On produiſit contre Menzicoff des ordres ſignés de ſa

main, qui prouvaient ses brigandages & ses injustices. On prétend qu'il ne se défendit qu'en alléguant son ignorance, & la facilité que l'on avait eue à le surprendre, en lui présentant des papiers qu'il ne pouvait pas lire. Il rejeta tout sur l'infidélité de ses Commis. Ce fait passe pour constant ; mais cette excuse était-elle de bonne foi ? Était-il probable que depuis qu'il gouvernait, il n'eût pas appris à lire ? Les Mémoires d'où ces particularités sont tirées, lui reprochent en même-tems l'affectation de paraître souvent avec des papiers à la main, qu'il avait l'air de parcourir : il avait donc senti le besoin d'être instruit, puisqu'il avait la vanité de le paraître. Quoi qu'il en soit, il échappa aux accusations, &, ce qui arrive toujours, il devint plus puissant que jamais, par les efforts inutiles qu'on avait faits pour le perdre. Le bruit de sa faveur, répandu depuis long-tems en Europe, le fit rechercher de tous les Princes étrangers. Les Rois de Danemarck, de Prusse & de Pologne, lui envoyèrent leurs Ordres ; & connaissant sa cupidité, y joignirent des pensions considérables. L'Empereur le créa Prince de l'Empire, & lui donna le Duché de Cossel, en Silésie. Tous les Princes d'Allemagne qui avaient quelque chose à craindre ou à

espérer du Czar, devinrent les courtisans de son favori : ils le comblaient de toute sorte de présens ; & malgré la sévérité de l'étiquette Allemande, ils le traitèrent d'Altesse. En un mot, jamais particulier ne jouit de tant d'honneurs & d'une si grande fortune.

Courtisé par tant de Souverains, & régnant, pour ainsi dire, avec son Maître, il se regarda comme désormais supérieur à toutes les attaques, & à l'abri de tous les revers. Il crut pouvoir tout oser impunément. Son faste & ses dépenses, encore au-dessus de ses richesses, le forçaient de recourir à tous les moyens d'amasser de nouveaux trésors ; & pendant l'expédition du Czar en Perse, il poussa l'avidité & l'audace jusqu'à altérer les monnoies du Prince, & pensa ruiner le commerce. Ce crime était capital. Le cri public éveilla la colère du Czar : il annonça hautement qu'il punirait le coupable. On savait que Pierre ne menaçait pas en vain, & ne punissait pas à demi. Rien n'a été plus remarquable dans ce Prince, que ce sentiment vif & profond de la justice & de la grandeur, qui tantôt redoublait l'impétuosité naturelle de son caractère, & le rendait plus terrible, tantôt l'arrêtait & le désarmait au milieu de ses plus

grandes violences ; tous ſes mouvemens étaient prompts, & le retour n'était pas moins rapide. On en pourrait citer une foule d'exemples très-avérés, qui n'ont point encore été publiés, & qu'il ſerait trop long de rapporter ici. On ſe borne à ce qui regarde Menzicoff, & même aux faits principaux. Vingt fois il s'attira la colère du Czar, & la calma d'un ſeul mot ; il ſemblait qu'il tînt dans ſa main les reſſorts qui faiſaient mouvoir cette ame ardente & élevée. Un jour le Czar le menaça de le perdre. (1) *Eh bien! Pierre, que feras-tu?* lui dit le Miniſtre, *tu détruiras ton ouvrage*, & cette parole appaiſa l'Empereur. Cependant, lorſque Pierre revint de ſa campagne de Perſe, Menzicoff paſſa de l'excès de la hardieſſe & de la ſécurité, au découragement & au déſeſpoir, & pour cette fois il ſe crut perdu. Il ne ſe préſenta point devant l'Empereur au moment de ſon arrivée à Péterſbourg ; il reſta dans ſon Palais, ſur le bord de la Néva, prétextant ſa mauvaiſe ſanté ; & ſoit pour

(1) Il était d'uſage en Ruſſie de tutoyer même le Souverain, & ce n'eſt guères que depuis le règne d'Eliſabeth que cet uſage a ceſſé.

appuyer ses excuses, soit qu'en effet la crainte & l'inquiétude l'eussent rendu véritablement malade, il était au lit, lorsqu'on lui annonça la visite du Czar, qui redoubla ses frayeurs. Ce Prince avait passé la Néva, & était venu presque sans suite, & sans faire avertir Menzicoff de sa venue. Il s'assit au chevet de son lit, & s'informa de son état. Menzicoff ne lui dissimula point que sa véritable maladie était l'angoisse mortelle où le jetait la colère de son Maître, qu'il avouait avoir méritée. Il ne chercha point à s'excuser; il se reconnut criminel, & parut n'attendre que le châtiment le plus sévère. Cet aveu toucha l'Empereur, qui d'ailleurs avait, sans doute, pris son parti quand il se détermina à visiter celui qu'il eût pu faire punir. « Alexandre, lui dit-il, rassure-toi; tu as » commis une grande faute, tu as presque ruiné mon » pays; mais je ne puis oublier que tu l'as sauvé, & » que je te dois l'Empire & la vie. »

Il avait déjà échappé à la punition, après l'affaire de Stétin, & son danger même avait tourné cette fois à l'humiliation de ses ennemis. Il assiégeait, en 1713, cette Capitale de la Poméranie, & il était sur le point de la prendre, lorsque, séduit par les intrigues du Baron de Goërts, & sur-tout par 400000 livres qu'il reçut,

il consentit à remettre cette place entre les mains du Roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, sur de vaines promesses qui ne furent jamais réalisées. Stétin, depuis ce tems, est resté à la Prusse, & le pays qui en dépend est la plus belle partie de la Poméranie. Pierre fut irrité; & Menzicoff, qui ne l'ignorait pas, mais qui connaissait le caractère de son Maître, forma un plan de défense très-singulier, & tint une conduite encore plus extraordinaire en arrivant : il se retira dans son Palais, & n'alla point à la Cour. Le Czar lui fit demander pourquoi il n'y venait pas; il répondit fièrement qu'il n'était pas d'usage que ceux qui arrivaient fissent la première visite. Pierre, plus indigné que jamais, rassembla quelques Seigneurs connus pour ennemis de Menzicoff, leur dit de le suivre, & qu'ils allaient voir s'il savait humilier un sujet coupable & insolent. Il va chez Menzicoff, l'accable de reproches, avec toute la violence dont il était capable, au point même d'être prêt à le frapper. Menzicoff le supplie de vouloir l'entendre en particulier, & ne l'obtient qu'avec peine. Il passe dans un cabinet, & prenant alors un ton plus ferme : *Tu aimes la gloire*, lui dit-il, *& j'ai cru te servir. Charles, ton rival, a donné des Royaumes ; j'ai voulu que tu fisses plus que lui,*

lui, & qu'un de tes Sujets donnât des Provinces, ce qui n'eſt encore arrivé qu'à toi : cela ne vaut-il pas mieux qu'une poſſeſſion ſi éloignée de tes États, & que tu n'aurais pas pu garder ? Pierre, naturellement frappé de tout ce qui était grand, le fut vivement de cette réponſe; & après cette première impreſſion, Menzicoff n'eut pas de peine à lui perſuader tout ce qu'il voulut. L'Empereur ſortit en le tenant embraſſé, à la vue de tous ceux qui s'attendaient à un ſpectacle bien différent. Menzicoff triomphant, reconduiſit ſon Maître juſqu'à la barque qui l'attendait ſur la Néva : l'Empereur y remonta ſeul. Alors Menzicoff exigea que ceux qui étaient venus pour être témoins de ſon humiliation, le reconduiſiſſent juſqu'à ſon appartement, & rendiſſent cet hommage à celui qui était le premier de l'Empire après le Czar. On n'oſa pas déſobéir, tant on craignait ſon pouvoir & ſa vengeance.

Au reſte on a cru, avec beaucoup de vraiſemblance, que dans l'affaire des monnoies la reconnoiſſance ne fut pas le ſeul motif de la clémence du Czar, & que ſans la protection puiſſante de l'Impératrice Catherine, le coupable n'aurait pas obtenu ſa grace. Rien n'eſt plus connu que l'hiſtoire de cette

Princeſſe, dont la fortune fut encore plus étonnante que celle de Menzicoff. Née en Livonie, & faite priſonnière à Marienbourg, elle fut attachée d'abord à la Princeſſe Menzicoff; ce fut chez elle qu'elle vit le Czar, qui reconnut bientôt ſon mérite ſupérieur, & ne le crut pas au-deſſous du rang ſuprême. Elle ſe montra digne d'être la compagne d'un Héros, partagea tous ſes périls, le ſervit de ſes lumières & de ſes conſeils, & mérita le titre de ſon épouſe, qu'il lui donna ſolennellement, en la faiſant couronner Impératrice. C'eſt elle qui acheva la fondation de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, projetée par Pierre I. On ne trouverait peut-être pas ailleurs un autre exemple d'une élévation pareille à celle de Catherine; mais il fallait qu'auprès d'un homme auſſi ſingulier que Pierre-le-Grand, tout fût extraordinaire comme lui, & qu'il n'y eût de prééminence que celle des talens & du génie, qui, après tout, en vaut bien une autre.

On peut obſerver en général, qu'il entra toujours dans les vues de Pierre, d'abaiſſer les Knéz, qui s'étaient rendus trop à craindre, & d'élever des hommes qui rachetaient par leur mérite le défaut de naiſſance. Par-là, ſa politique ſe trouvait d'accord avec ſa juſtice, & ſes intérêts avec ſon caractère.

C'eſt ainſi que s'établit le crédit de le Fort, de Menzicoff, d'Iagouzinski, qui le ſervit dans l'adminiſtration intérieure, comme Menzicoff à la tête des armées. A l'égard de ce dernier, il parait que Pierre, ennemi du faſte & de la repréſentation, l'avait chargé de jouer le rôle d'Empereur, & ſe plaiſait à lui en prodiguer toute la pompe extérieure, tandis que dans ſa ſimplicité populaire, il ſe contentait de faire de grandes choſes, & de conſerver la liberté domeſtique, analogue à ſon caractère. Il laiſſait Menzicoff régner pour la Cour, & régnait pour la poſtérité. La vanité du ſujet ſervait merveilleuſement les vues du Monarque. Par-tout où était Menzicoff, en l'abſence du Czar, on avait ordre de lui obéir comme à Pierre lui-même. Il ne deſcendait les degrés de ſon palais que ſoutenu ſur deux de ſes courtiſans, & donnait ſes mains à baiſer à tout ce qui était ſur ſon paſſage. C'eſt lui qui, dans le Sénat, recevait les placets, & y répondait, ouvrait & fermait les ſéances, donnait audience aux Ambaſſadeurs : c'eſt lui qui faiſait les honneurs des fêtes de la Cour, au nom du Czar. Son faſte était au-deſſus de toute expreſſion. Il ne paroiſſait jamais que couvert de diamans, & Pierre

était à côté de lui dans un habit ſimple, & quelquefois uſé. Tout ce qui appartenait au favori était de la même magnificence. Un jour l'Impératrice Catherine dit à ſon mari, en préſence de la Princeſſe Menzicoff: *voyez combien la Princeſſe a de pierreries, & votre femme n'en a pas.* Le Czar en l'embraſſant, lui dit: *mon amie, ſi Dieu me fait la grace de faire la paix avec la Suède, je te promets autant de diamans qu'en a ſon Alteſſe Madame la Princeſſe de Menzicoff.*

Catherine fut toujours très-attachée à Menzicoff; & il parait même que dans les derniers temps du règne de Pierre, elle ſeule défendit & ſoutint le Miniſtre contre la haine univerſelle, & contre le Czar lui-même, fatigué des plaintes qui ſe renouvelèrent ſans ceſſe, du moment où l'on vit qu'il les écoutait. Il avait reconnu tous les défauts de ſon favori, & plaiſantait quelquefois tout haut de ſa ridicule vanité. Elle était telle, que ſouvent à table, échauffé par le vin, en préſence même du Czar, il cherchait à ſe relever aux yeux des courtiſans par des récits fabuleux dont il ſavait bien que Pierre connaiſſait la fauſſeté. Ce Monarque, qui haïſſait le menſonge, & qui aimait la vraie gloire, ſouffrait avec peine, qu'un homme tel que Menzicoff, ternît

la sienne par ces petitesses d'un orgueil puéril; il lui en faisait des reproches en particulier, & s'en moquait en public.

Enfin, l'on commençait à douter si les anciens services de Menzicoff, & sa faveur auprès du Czar, l'emporteraient sur ses ennemis & sur ses fautes. Mais ce n'était pas à Pierre qu'il était réservé de le punir; & ce grand homme, enlevé trop tôt à la Russie, fut sauvé du moins de la nécessité, toujours triste & pénible, de renverser ce qu'il avait élevé. Il mourut; & Menzicoff, encore en possession de toutes ses places, & se trouvant à la mort de Pierre-le-Grand, l'homme le plus puissant de la Russie, fut à portée de reconnaître les obligations qu'il avait à la Czarine. Pierre n'avait point pris de mesures pour assurer la succession au Trône Impérial. Il y avait un parti pour le Grand-Duc, fils de l'infortuné Pétrowitz que Pierre avait fait mourir. Le crédit & l'activité de Menzicoff portèrent Catherine sur le Trône. Sa qualité de premier Sénateur lui donnait une grande influence dans le Sénat, qui même s'était rassemblé chez lui. Comme Feld-Maréchal, il était à la tête des troupes. Il parla contre un Prince enfant, en faveur de Catherine, dont le

mérite était connu, & que Pierre lui-même semblait avoir désignée pour lui succéder, en l'associant à l'Empire. La chambre du Conseil était, par ses ordres, entourée de soldats. Les principaux Officiers se montrèrent au moment convenu, & tous crièrent: *vive l'Impératrice Catherine!* Le Sénat qui avait d'abord balancé, sentit que toutes les mesures étaient prises, & que la résistance était inutile. Menzicoff s'était même expliqué avec une hauteur menaçante, qui annonçait un homme sûr de ses forces. Tous les avis se rangèrent au sien, & Catherine fut universellement reconnue. Elle commença par faire Menzicoff Généralissime, ce qui l'élevait au-dessus des Feld-Maréchaux, & voulut créer son fils Duc de Courlande, ce qui pourtant n'eut pas lieu.

On croira facilement qu'un homme aussi fier que Menzicoff, dont l'orgueil n'avait plié qu'à peine devant le Czar, put faire sentir un peu trop ses avantages & ses droits à une femme qu'il regardait comme son ouvrage. D'un autre côté il était très-possible que la veuve de Pierre-le-Grand portât avec répugnance le poids des obligations qu'elle avait à un homme auparavant son protégé. De cette double disposition, si naturelle de part & d'autre,

naquit une défiance réciproque. Catherine, en ménageant Menzicoff par décence & par politique, cherchait en ſecret à ſecouer le joug d'un Miniſtre trop puiſſant; & Menzicoff travaillait à ſe faire un appui contre celle qu'il avait élevée, dans le parti même qu'il avait abattu. Il négociait à la Cour de Vienne pour aſſurer le Trône, après la mort de la Czarine, au petit-fils de Pierre le-Grand, neveu, (1) par ſa mère, de l'Impératrice femme de Charles VI. Ce traité venait d'être ſigné par Menzicoff, & le Comte de Rabutin, Miniſtre de l'Empereur à la Cour de Ruſſie, quand la Czarine mourut, après deux ans de règne. La haine, qui n'a pas même beſoin de vraiſemblance pour ſuppoſer des crimes, & la crédulité populaire qui ſe repaît d'accuſations atroces, ne manquèrent pas d'imputer à Menzicoff une mort qui venait ſi à propos pour ſes deſſeins : les mêmes bruits avaient couru ſur celle du Czar Pierre; mais la juſtice de

(1) La femme de Pétrowitz, mis à mort par Pierre-le-Grand, était une Princeſſe de Wolfembutel, ſœur de la femme de l'Empereur Charles VI.

l'hiſtoire doit rejeter ces imputations odieuſes, haſardées ſans aucune preuve. L'on n'eſt que trop porté à croire généralement que l'on commet dans les Cours tous les crimes que l'on a intérêt de commettre, & que l'ambition & la puiſſance n'ont ni frein ni ſcrupule. Si cet affreux principe était vrai, il n'y a point de famille Souveraine qui ne fût ſouillée de forfaits; mais heureuſement il en coûte plus pour les exécuter que pour les imaginer. Il y a encore loin des injuſtices & des rapines qui ſuivent l'abus du pouvoir, au degré de ſcélérateſſe où il faut ſe porter pour attenter aux jours de ſon Impératrice & de ſon bienfaiteur; & Menzicoff n'a jamais rien fait qui ſuppoſât une ame atroce & baſſe. Ceux qui jouent les premiers rôles ſur le théâtre du monde, devraient être d'autant moins en butte à la calomnie, que leurs fautes réelles ſont plus en évidence, & que le plus ſouvent on n'a pas beſoin de leur en chercher d'imaginaires.

Voilà donc Menzicoff maître d'un troiſième Règne, & d'autant plus abſolu qu'il avait à gouverner un Empereur de 12 ans, qui lui devait tout. Il ſemblait que ſa puiſſance fut moins expoſée que jamais aux révolutions: tout tremblait devant lui, à commencer

par le jeune Czar, qui le regardait comme le protecteur de son enfance & le vengeur de ses droits. L'habile & impérieux Ministre, déjà sûr d'un élève qui lui était attaché par la reconnaissance, l'enchaînait encore par la terreur. Dans une Cour troublée par tant d'orages, l'esprit encore plein des malheurs de son père, & des périls qui avaient assiégé ses premières années, Pierre Second n'avait l'ame que trop ouverte aux alarmes continuelles que Menzicoff s'efforçait d'y répandre. Il se croyait environné d'ennemis & de conspirateurs; & sur ce prétexte, Menzicoff avait écarté, par l'exil, tout ce qui pouvait lui être suspect. Personne, sans sa permission, n'osait approcher de l'Empereur, & l'Empereur lui-même n'osait parler à personne. Menzicoff ne craignant plus ni obstacle ni concurrence, lui proposa, comme le seul moyen d'affermir l'autorité Impériale, de le créer Vicaire-général de l'Empire. Les Patentes étaient toutes prêtes, & l'Empereur n'eut qu'à les signer. Bientôt il fut question du mariage projeté entre Pierre Second & la fille aînée de Menzicoff; c'était une des conditions secrètes du traité conclu avec le Ministre de Charles VI; & Pierre, en s'y soumettant, pouvait croire qu'il ne

faifait que remplir le vœu de fa famille & de ceux qui s'étaient réunis pour lui affûrer la Couronne. Les fiançailles furent célébrées publiquement, en préfence du Sénat & des grands Officiers. Perfonne n'ofa murmurer; tous les mécontens qui pouvaient être à craindre, ou s'étaient retirés, ou avaient été éloignés. Tout fe paffa fans oppofition; mais on remarqua que la cérémonie n'avait eu qu'une pompe morne & un extérieur finiftre; & qu'au lieu de la joie ordinaire à ces folennités, on n'y avait vu que ce que la tyrannie peut obtenir quand rien ne lui réfifte plus, le filence & la trifteffe.

Menzicoff fe voyait parvenu plus haut que n'était jamais monté aucun fujet; il n'attendait plus que le moment du mariage de fa fille; & alors père de l'Impératrice & beau-père de l'Empereur, n'était-il pas en effet poffeffeur d'un Trône dont fes petits enfans devaient être les héritiers? Il croyait n'avoir plus qu'un pas à faire pour être au faîte des grandeurs: il était au moment de fa ruine.

Deux ennemis cachés, & d'autant plus dangereux, avaient échappé à fes vengeances & à fes foupçons, le Prince d'Olgorouki & le Comte

Ofterman. Tous deux avaient autrefois éprouvé fes hauteurs & fes violences; mais affez politiques pour céder au temps, ils l'avaient défarmé & même raffuré par leurs foumiffions apparentes; & foit qu'il les crut dévoués à fa fortune par leur propre intérêt, ou intimidés par fes menaces, foit qu'il les oubliât & les confondît facilement dans la foule de ceux qu'il avait outragés & qu'il ne craignait pas, quoi qu'il en foit, il n'en prenait aucun ombrage, & leur conduite ne pouvait lui en donner aucun. Sa fécurité le fit tomber dans le piége; il ne fit pas réflexion que d'après la connaiffance du cœur humain & les mœurs des Cours, s'il faut le plus fouvent avoir l'air d'oublier le mal qu'on nous a fait, il ne faut jamais oublier celui qu'on a fait foi-même, & que, quelles que foient les apparences, ceux qui diffimulent le plus font ceux qui pardonnent le moins.

Quelque temps après les fiançailles de Pierre fecond, Menzicoff fut attaqué d'une maladie dangereufe. Il falait bien confier à quelqu'un la perfonne de l'Empereur: il le remit entre les mains du Prince d'Olgorouki, précifément parce qu'il ne le redoutait pas. Celui-ci faifit le moment qu'il

avait attendu, & fut le rendre décisif. Il se joignit à Osterman pour perdre leur ennemi commun. Le jeune d'Olgorouki, fils du Prince de ce nom, & à-peu-près de l'âge du Czar, fut l'instrument le plus utile de la révolution que l'on tramait. La jeune Elisabeth Pétrowna, fille de Pierre-le-Grand, & tante de l'Empereur régnant, entra dans le complot. Admis dans la société intime de Pierre second, que l'on avait gardé jusqu'alors sous la tutelle la plus sévère, ils lui inspirèrent bientôt le goût d'une vie plus libre & plus agréable, suivant le plan du Prince d'Olgourouki, qui voulait lui faire sentir le dégoût de la contrainte austère où il avait été retenu. Ce contraste produisit son effet; & les plaisirs & les amusemens qu'on lui procurait chaque jour, lui firent regarder le joug de Menzicoff comme une tyrannie insupportable. Menzicoff, quand sa santé fut rétablie, s'apperçut avec chagrin de ce changement. Il vit qu'il fallait user de quelque condescendance; & quoiqu'il éloignât, autant qu'il le pouvait, la Princesse Elisabeth, plus à craindre que tout autre par l'autorité naturelle qu'elle devait avoir sur son neveu, il ne crut pas devoir contrarier le goût

de l'Empereur pour le jeune d'Olgorouki, ne se défiant pas d'un enfant, & voulant d'ailleurs se faire un mérite de sa complaisance. C'est dans les mêmes vues qu'il consentit à mener le Czar à Pétershof, maison de plaisance à quelques lieues de Pétersbourg, & dont les jardins ont été tracés sur ceux de Versailles. Le Czar devait y goûter pendant quelques jours le plaisir de la chasse, qui était nouveau pour lui. Ce voyage fut une époque fatale pour Menzicoff; Osterman l'envisagea comme une occasion favorable pour l'exécution des projets qui l'occupaient. Il se promit bien d'employer dans la Capitale les momens que le Ministre perdait à Pétershof. De concert avec d'Olgorouki, qui se flattait, dit-on, de faire épouser sa fille au Czar, si l'on parvenait à le tirer des mains de Menzicoff, il alla trouver les premiers Sénateurs & les premiers Officiers de la garde, & leur communiquant ses desseins, il leur fit voir que le moment était venu, s'ils le voulaient, d'abattre la puissance tyrannique de Menzicoff, & d'en délivrer le Czar & la Russie. Il n'eut pas de peine à les persuader, en leur offrant l'espérance & les moyens d'une révolution qu'ils desiraient tous.

Les mesures furent prises, & les heures marquées. Les Officiers répondirent de leurs soldats : les Sénateurs devaient se trouver, sous différens prétextes, auprès de Pétershof, pour y recevoir l'Empereur, qui devait se remettre entre leurs mains. C'était là le point capital ; & le jeune d'Olgorouki, qui avait reçu les instructions de son père, se chargea de déterminer Pierre second à cette démarche décisive. Il couchait dans la chambre de ce Prince. Au milieu de la nuit, il se lève, le réveille, & lui propose de s'affranchir, par la fuite, de l'esclavage où le retenait Menzicoff. Il lui représente qu'il ne régnera que du moment où il sera loin de ce Ministre, dans les murs de Pétersbourg, & au milieu du Sénat. Le Czar déjà préparé, sans doute, à cette résolution, ne balance pas un instant, sort par une fenêtre basse avec d'Olgorouki, traverse les jardins sans être apperçu par la garde qui était aux portes de son appartement, & un moment après se trouve entouré des Sénateurs & d'un grand nombre de Seigneurs de sa Cour. On marche droit à la Capitale, & l'on arrive avant que le jour paraisse.

L'évasion du Czar ne pouvait être long-temps se-

crette dans Pétershof. Menzicoff, réveillé par le bruit, & apprenant cette funeste nouvelle, est frappé comme d'un coup de foudre. Cependant il ne désespère pas encore de sa fortune. Il court à Pétersbourg, respirant peut-être la vengeance; mais en arrivant, tout ce qu'il voit lui confirme son malheur. La garde était changée, & la garnison sous les armes. Il s'adresse à quelques Officiers, qui répondent qu'ils ont reçu l'ordre de l'Empereur. Incertain du parti qu'il doit prendre, il tourne vers son Palais. Au lieu de cette foule de courtisans qui le remplissait d'ordinaire, il n'y voit que la solitude de la disgrace: tout avait fui au bruit de l'orage. C'est alors qu'il sentit la faute qu'il avait faite de disperser dans des quartiers éloignés le régiment d'Ingermanland, dont il était Colonel, & qui avait coutume de camper dans l'Isle de Wasily-Ostrow, sur la Néva, dans le voisinage de son Palais. Ce régiment, composé de ses créatures, lui était entièrement dévoué, & aurait pu, dans ce premier moment, en imposer à ses ennemis, qui mirent à profit cette négligence.

A peine est-il entré chez lui, que son Palais est entouré de grenadiers. Un Officier entre à la tête

d'un détachement, & lui ordonne les arrêts de la part du Czar. Il demande à voir l'Empereur; cette permiſſion lui eſt refuſée. On a remarqué que dans de pareilles circonſtances, cette demande eſt toujours celle des favoris diſgraciés, ſéduits encore par la perſuaſion que le pouvoir qu'ils ont eu ſur leur Maître, ne ſaurait être entièrement détruit. C'eſt la dernière illuſion de la faveur: ils devraient ſonger que le Souverain ne ſe réſout guères à voir celui qu'il a condamné avec juſtice ou non, ſoit qu'il ne croye plus digne de ſa préſence le ſujet qu'il punit, ſoit qu'il craigne l'aſpect de celui qui peut le faire rougir.

Après avoir paſſé par tous les degrés de la fortune, Menzicoff devait paſſer par tous ceux de la diſgrace. Il eut ordre d'abord de ſe rendre dans ſes terres, à Oranienbourg (1). Cet arrêt lui parut celui de ſa perte. On a écrit que dans le premier mouvement de ſa douleur, il s'écria: *j'ai commis de grands crimes; mais était-ce au Czar à m'en punir?* Il eſt difficile de croire qu'il ait proféré des pa-

(1) C'eſt l'endroit qui eſt nommé *Renembourg* dans la Tragédie, parce que le mot *d'Oraniembourg* ne peut gueres entrer dans un vers.

roles

roles d'une ſi terrible conſéquence, & ſans doute elles ont été altérées ou exagérées. Il n'en était pas alors au moment de s'accuſer ainſi lui-même avec tant de ſévérité. On le ménageait encore : il eut permiſſion d'emporter ſes effets les plus précieux, & d'emmener tous ſes domeſtiques : on continuait à le traiter avec égard & même avec honneur. Ses ennemis ne ſavaient pas bien juſqu'où ils pouſſeraient leur victoire & leur vengeance. Son ancienne fortune en impoſait à la haine & à l'autorité. Le Czar ne donnait contre lui que les ordres qu'on lui demandait ; & l'on n'oſait pas demander tous ceux qu'on aurait voulu obtenir.

On lui avait accordé le reſte du jour & la nuit ſuivante pour les apprêts de ſon départ ; il s'en occupa avec une liberté d'eſprit, qui, de ce moment, ne ſe démentit plus, & qui parut le rendre ſupérieur à lui-même. Malheureuſement il affecta de paraître auſſi, même dans ſon malheur, ſupérieur à ſes ennemis, & de les braver par l'oſtentation & le faſte, au lieu de leur oppoſer une conſtance modeſte & tranquille : ce fut ſa dernière faute. » Il partit (1) de ſon Palais en plein jour..... Sa

(1) Tous ces détails, & beaucoup d'autres, ſont tirés de l'*Hiſ-*

» marche était composée de ses carrosses les plus
» magnifiques ; il était avec sa famille dans le plus
» brillant de ses équipages ; ses gens, ses chevaux
» & son bagage, formaient une suite si nombreuse,
» qu'au milieu de ce cortége, il avait plus l'air
» d'un guerrier triomphateur, que d'un criminel
» que l'on conduisait en exil. Dans ce pompeux
» appareil il traversa Pétersbourg ; il saluait po-
» liment à droite & à gauche tous ceux qu'il
» reconnaissait aux fenêtres ; & si, au milieu des
» flots du peuple qui s'était amassé en affluence,
» il démêlait quelqu'un qu'il connût plus parti-
» culièrement, il l'appelait par son nom, & lui
» faisait ses adieux. »

Il est naturel de penser que ses ennemis tirèrent avantage de ce faste imprudent, & le représentèrent comme une espèce d'insulte au Souverain qui punissait. Mais de quelque manière qu'il se fût conduit, l'aurait-on épargné ? n'était-on pas résolu à lui porter les derniers coups ? » Il n'avait pas
» fait deux lieues, qu'il fut joint par un second
» détachement ; l'Officier qui le commandait était

---

toire de Menzicoff, citée ci-dessus : on en reconnaîtra quelques-uns, dont j'ai fait usage dans ma Tragédie.

» chargé de lui reprendre les Ordres de Russie, » & tous ceux dont il avait été honoré par les » Puissances Étrangères. *Les voici*, dit-il, sans émo- » tion; *reprenez ces témoins de ma folle vanité. Je* » *les ai tous rassemblés dans ce coffre, parce que* » *je ne doutais pas qu'on ne commençât par m'en dé-* » *pouiller; mais je devrais les avoir sur moi pour* » *plus d'humiliation.* »

Il faut avouer que, si sa sortie de Pétersbourg était superbe, ce langage était humble. Mais si l'orgueil dans l'infortune irrite la haine, l'humilité ne la désarme pas. » En arrivant à Twver, ville » située sur la route qui mène de Pétersbourg à » Moscow, il apprit qu'on avait donné ordre de » saisir ses effets, & de le réduire au simple né- » cessaire. Sa garde fut doublée, & il fut observé » de plus près. Le dernier Officier qui était arrivé » avec une commission plus étendue que ceux qui » l'avaient précédé, lui déclara qu'il fallait des- » cendre de carrosse, & monter avec sa femme » & ses enfans sur des charriots qu'on avait ame- » nés. *Je suis préparé à tout*, répondit-il froide- » ment. *Faites votre charge; plus vous m'ôterez, moins* » *vous me laisserez d'inquiétude. Je ne plains que*

» *ceux qui vont profiter de mes dépouilles.* En
» même-temps il mit pied à terre, & monta ſur
» un petit charriot avec un air de tranquillité qui
» étonna l'Officier & attendrit toute ſa troupe. »

Peut-être, après tout, cette eſpèce d'indifférence qui porte à mépriſer tout, lorſque l'on a tout perdu, n'eſt-elle pas d'un très-difficile uſage. Nous verrons Menzicoff à des épreuves bien plus cruelles.
« On fit reprendre la route de Pétersbourg à ſes
» équipages & à ſes domeſtiques, qui furent congé-
» diés ; & il continua celle qu'on lui avait
» fait prendre. Sa femme & ſes enfans furent
» mis ſéparément ſur des charriots ſemblables à celui
» qui le portait. Il ne les voyait que par haſard,
» & n'avait pas la conſolation de s'entretenir avec
» eux ; mais dès qu'il pouvait ſaiſir une occaſion
» de leur parler, il en profitait pour les exhorter
» à céder à l'orage, ſans ſe laiſſer abattre. »

Ce fut ainſi qu'il arriva à Oranienbourg, petite ville de ſa dépendance, entre la Province de Cazan & celle d'Ukraine, à deux cent cinquante lieues de Pétersbourg. Mais il n'y fut pas long-temps. Ses ennemis, qui le redoutaient toujours, tout abattu qu'il était, le crurent encore trop près d'eux, & il

fallait que Menzicoff fût un exemple de ce dernier degré de misère & d'abaissement où peut tomber une grande fortune, quand elle est une fois renversée. D'Olgorouki & Osterman, dont l'autorité était absolue, firent nommer des Commissaires pour lui faire son procès à Orianenbourg. On envoya des Mémoires d'accusation contre lui, & il fut condamné à finir ses jours en Sibérie, à Beréfow, dans le désert d'Iakoustk, sur la rivière de Léna, à quinze cent lieues de Moscow. « On le » fit aussi-tôt partir avec huit domestiques, qu'on lui » permit d'amener. Avant son départ, on le dépouilla » des habits distingués qu'il avait gardés jusqu'alors, » & on lui en fit prendre de semblables à ceux que » portent les paysans Moscovites. Sa femme & ses » enfans ne furent pas plus ménagés : on les revêtit » tous du même uniforme ; c'étaient des robes de » bure, recouvertes de pelisses grossières, & des » bonnets faits de peau de mouton. »

Cet affreux exil pouvait n'être pas une punition trop sévère pour l'abus de la puissance ; mais on s'étonnera sans doute de voir une famille innocente, une femme que l'on n'accusait d'aucun crime, des enfans qui n'étaient pas même en âge d'en commet-

tre, confondus avec le coupable, & livrés au même châtiment. C'eſt que Pierre-le-Grand, qui avait donné un grand reſſort à ſa nation, n'en avait pas encore adouci les mœurs. On ſuivait la coutume barbare de la plupart des Cours d'Orient & des pays deſpotiques, où la famille d'un homme condamné eſt le plus ſouvent proſcrite avec lui. On doit dire, à la gloire du Gouvernement actuel de Ruſſie, que non-ſeulement on n'y voit plus d'exemples d'une pareille injuſtice, mais même que l'exil en Sibérie eſt devenu très-rare, & qu'on en a tempéré la rigueur (1).

La Princeſſe Menzicoff, déjà frappée par tant de ſecouſſes ſi multipliées & ſi rapides, ne put réſiſter aux fatigues & aux horreurs du voyage : elle perdit la vue à force de verſer des larmes, & mourut auprès de Caſan : elle expira dans les bras de ſon époux. Il devait à peine avoir la force de ſoutenir ce ſpectacle : il eut celui de l'exhorter à la mort. De tant de pertes qu'il avait faites, cette dernière, dans la ſituation où il était, dût être la plus douloureuſe. « Il » voyait échapper la plus douce de ſes conſolations » au moment où elle lui devenait le plus néceſſaire.

(1) On n'a exilé perſonne en Sibérie depuis le règne d'Eliſabeth.

» Il perdait une femme d'un mérite rare, diſtinguée
» par ſa naiſſance & par ſa beauté, & dont la vertu
» ne s'était jamais démentie dans l'éclat de la jeu-
» neſſe & de la plus haute fortune. Sa mémoire eſt
» reſtée en vénération à la Cour de Ruſſie, pour ſa
» douceur, ſa piété & ſa charité envers les miſéra-
» bles. Menzicoff l'enterra lui-même, & eut à peine
» le tems de lui donner des pleurs : il fallut continuer
» ſa route par eau juſqu'à Tobols, capitale de la
» Sibérie. »

Le bruit de ſa diſgrace l'y avait précédé. On peut ſe figurer avec quelle curioſité impatiente on y attendait cet homme fameux qui avait ſi long-tems fait trembler la Ruſſie entière, & qui arrivait dans un état à faire pitié même à l'envie. La multitude, toujours avide de ces ſortes de révolutions, qui rapprochent les grands de la dernière claſſe des humains, s'était raſſemblée autour de lui au moment où il deſcendait de ſa barque. Deux Seigneurs Ruſſes, relégués à Tobols ſous ſon miniſtère, percèrent la foule, & l'accablèrent d'injures, pendant qu'il marchait du port à la priſon : il les ſouffrit ſans donner la plus légère marque d'impatience, & ſe contenta de répondre à

l'un des deux, qu'il ne l'avait éloigné que parce qu'il le craignait; & à l'autre, qu'il ignorait même son exil, & que sans doute on avait surpris un ordre pour le perdre: il ajouta qu'ils pouvaient continuer leurs injures, si cette vengeance les satisfaisait. Un troisième, plus violent & plus emporté, poussa la fureur jusqu'à couvrir de boue le visage du jeune Menzicoff & de ses deux sœurs. « *Eh! c'est à moi*, cria ce » malheureux père, *c'est à moi qu'il faut la jeter, &* » *non à ces enfans qui ne t'ont rien fait.* » Il faut laisser les cœurs sensibles se dire à eux-mêmes, en lisant un pareil trait, tout ce qu'il a de beau & de touchant.

Le Vice-Roi de Sibérie lui envoya, dans la prison de Tobols, cinq cent roubles, par ordre de Pierre II, pour sa subsistance & pour celle de sa famille. Il les employa sagement à se pourvoir de tout ce qui pouvait lui être nécessaire pour combattre la misère & le besoin, dans un désert où il était menacé de manquer de tout. Il se fournit de scies, de coignées, d'instrumens de labourage, de graines de toute espèce, de filets pour la pêche, & de viandes salées, dont il prévoyait qu'il serait forcé de subsister, jusqu'à ce

que l'habitation qu'il méditait de former dans le lieu de ſon exil, fût en état de le nourrir. Ces ſoins ſont remarquables : ils ſont d'une tête calme & robuſte, qui ne connaît point de ſituation déſeſpérée, & qui ſe ſent capable de tout faire & de tout ſupporter : c'eſt le vrai courage de l'homme, s'il eſt vrai qu'il ſoit né pour combattre & pour ſouffrir.

Après avoir fait toutes ſes proviſions, il diſtribua aux pauvres ce qui lui reſtait des cinq cent roubles qu'on lui avait remis. Il partit de Tobols, toujours eſcorté & gardé à vue, ſur un charriot découvert, traîné par un ſeul cheval, & quelquefois par des chiens. Il mit cinq mois à traverſer l'immenſe Sibérie, depuis Tobols juſqu'à Beréſow, expoſé à toutes les intempéries de l'air, dans le climat le plus ſauvage & le plus rigoureux ; cependant ſa ſanté, ni celle de ſes enfans, n'en fut point affaiblie.

Cette longue & pénible route ne fut marquée que par ſa patience inaltérable, & par une rencontre très-ſingulière. « Il était deſcendu avec ſa famille » dans la cabane d'un payſan Sibérien : ils y virent » entrer un Officier Ruſſe, qu'il reconnut, & qui re-

» venait du Kamſchatka, où il avait été envoyé ſous le
» règne de Pierre-le-Grand, avec une commiſſion re-
» lative aux découvertes que le Capitaine Béring était
» chargé de faire ſur la mer d'Amur. Cet Officier avait
» ſervi ſous les ordres de Menzicoff, qui ſe le rappela
» d'abord, & le ſalua par ſon nom. L'Officier, qui
» était revenu par Iakouſtk, étonné de s'entendre nom-
» mer dans un pays ſi éloigné, lui demanda par quel
» haſard il était connu de lui, & qui il était lui-
» même. *Je ſuis Alexandre*, lui répondit-il : *J'étais*,
» *il n'y a pas long-tems*, *le Prince Menzicoff.* L'Offi-
» cier l'avait laiſſé à la Cour de Ruſſie, dans une for-
» tune ſi élevée & ſi brillante, qu'il lui paraiſſait
» hors de toute vraiſemblance que ce fût lui qu'il
» rencontrât dans cet état d'abjection. Il lui parut plus
» naturel de croire que c'était un payſan qui avait
» l'eſprit égaré. Menzicoff, pour le déſabuſer, le tira
» auprès d'une lucarne qui laiſſait entrer un peu de
» jour dans la cabane. L'Officier le conſidéra quel-
» que tems avec une attention mêlée d'étonnement ;
» & croyant enfin le reconnaître : *ah ! mon Prince*,
» s'écria-t-il tout hors de lui, *par quelle ſuite de*
» *malheurs ton Alteſſe eſt-elle tombée dans l'état déplo-*
» *rable où je la vois? Supprimons les titres*, interrom-

» pit Menzicoff. *Je t'ai déjà dit que mon nom était*
» *Alexandre*. L'Officier, encore incertain, apperçut
» alors dans un coin, un jeune payſan qui rattachait
» avec des cordes la ſemelle de ſes bottes. *Quel eſt*,
» lui dit-il à voix baſſe, & lui montrant Menzicoff,
» *cet homme extraordinaire? C'eſt Alexandre, mon*
» *père*, répondit tout haut le jeune homme. *Dois-tu*
» *nous méconnaître dans notre malheur, toi qui nous as*
» *tant d'obligations?* Menzicoff fut fâché d'entendre
» ſon fils répondre avec tant de fierté: il le fit taire.
» *Pardonne*, dit-il, *à ce jeune infortuné, la rudeſſe de*
» *ſon humeur: c'eſt mon fils; c'eſt lui que, dans ſon en-*
» *fance, tu daignais careſſer & faire jouer entre tes bras:*
» *voilà ſes ſœurs, voilà mes filles*; & en diſant ces
» mots, il lui montra deux jeunes perſonnes vêtues
» en payſannes, couchées par terre, & qui trem-
» paient dans une jatte de bois, remplie de lait, des
» croûtes d'un pain noir & maſſif. *Celle-ci*, ajouta-
» t-il, *a eu l'honneur d'être fiancée à Pierre II, notre*
» *Empereur*. »

Ce diſcours & ce ſpectacle étaient ſans doute un aſſez grand ſujet d'étonnement pour l'Officier qui écoutait; mais ce nom de Pierre II lui cauſa une nou-

velle ſurpriſe. Séparé de la Ruſſie, depuis près de quatre ans, par des eſpaces immenſes, il était dans l'ignorance la plus abſolue de tous les événemens qui avaient changé la face de l'Empire. Menzicoff lui raconta tout, en commençant ſon récit par la mort de Pierre-le-Grand, & s'arrêtant à l'époque de ſon exil : il lui annonça qu'il trouverait d'Olgorouki & Oſterman à la tête du Gouvernement. *Tu peux leur dire*, ajouta-t-il, *dans quel état tu m'as rencontré : leur haine en pourra être flattée ; mais aſſure-les que mon ame eſt plus libre & plus tranquille qu'elle ne l'a jamais été dans le tems de ma proſpérité.*

Peut-être ne diſait-il rien qui ne fût vrai, & du moins ſon extérieur ne le démentait pas. L'Officier ne put le voir & l'entendre ſans attendriſſement : il arroſa de larmes les mains de ſon ancien Général, qui en fut touché, mais qui n'en verſa point. Il vit Menzicoff remonter dans ſon triſte charriot de l'air le plus délibéré : il le ſuivit long-tems des yeux, ne ſachant s'il lui devait plus de pitié que d'admiration.

Arrivé au lieu de ſa réſidence, Menzicoff s'occupa

du soin d'adoucir pour ses enfans l'horreur de son séjour, & d'en tirer toutes les ressources que l'industrie pouvait lui offrir. Il commença par défricher un terrein assez spacieux pour fournir à tous ses besoins; il y sema des grains & des légumes. Son logement était incommode & étroit: il essaya d'en bâtir un autre, avec l'aide de ses huit domestiques ou serfs. On abattit des bois, & l'on parvint à construire une demeure habitable, composée d'une espèce de vestibule & de quatre chambres; la première, pour lui & pour son fils; la seconde, pour ses filles; la troisième, pour ses domestiques, & la dernière, pour les provisions. « Chacun de ses enfans eut un département assigné dans l'intérieur de la maison. La fille aînée, celle qui avait été fiancée à l'Empereur, fut chargée de la cuisine; sa sœur, de blanchir le linge & de raccommoder les habits. Deux domestiques les aidaient dans la tâche la plus grossière & la plus fatigante. »

A peine était-il à Beréfow, qu'il reçut de Tobols un secours aussi utile qu'inattendu. On lui envoya un taureau, quatre vaches pleines, un bélier, plusieurs brebis, & quantité de volailles: c'était un magni-

fique préſent, & une richeſſe réelle. Il ne put jamais découvrir à quelle main il était redevable de ce bienfait.

La Religion, dernier aſyle où ſe réfugie la grandeur détruite & la conſcience alarmée, parut être le ſoutien de Menzicoff dans ſa ſolitude, & ſa principale occupation. Il ſe conſtruiſit lui-même un Oratoire, & ſa maiſon prit la forme d'un cloître; tout le monde aſſiſtait chaque jour à la prière commune; on s'aſſemblait dans l'Oratoire le matin, à midi, le ſoir & à minuit.

Il y avoit à peine ſix mois qu'il vivait dans ſon déſert, quand ſa fille aînée fut attaquée de la petite vérole. Il fut obligé de faire auprès d'elle l'office de garde & de médecin; mais tous les remèdes & tous les ſoins furent inutiles. Il la vit mourir, comme il avait vu mourir ſa femme, & récita auprès d'elle les prières du Rit Grec pour l'Office des Morts. Elle fut inhumée dans ſon Oratoire, & il marqua la place où il voulait être enterré auprès d'elle, & qu'il ne tarda pas à occuper. La maladie qui avait emporté ſa fille, s'était communiquée à ſes deux autres enfans. Il eut le bonheur de voir leur guériſon, mais il n'en

jouit pas long-tems. Les sollicitudes paternelles, plus pénibles que toutes les fatigues, épuisèrent ses forces, dont il tâchait envain de dissimuler l'affaiblissement. Une fièvre lente le conduisit à sa fin : il la vit approcher en implorant le Dieu qui pardonne au repentir : heureux, disait-il, à sa dernière heure, s'il n'avait eu à lui rendre compte que du temps de son exil ! Il mourut au mois de Novembre 1729, dans les bras de ses enfans, en les exhortant à se souvenir de ses fautes, & à ne pas les imiter.

L'Officier préposé à sa garde, fit passer aussitôt à Pétersbourg la nouvelle de sa mort, & il crut pouvoir donner un peu plus de liberté à ses enfans. Un jour que la jeune Princesse Menzicoff revenait de l'Eglise de Beréfow, elle fut étonnée de s'entendre appeler par son nom, & de voir un homme qui, passant sa tête hors de la lucarne d'une hutte couverte de neige, lui faisait des signes & l'invitait à s'approcher. Quelle fut sa surprise en reconnaissant d'Olgorouki, le plus grand ennemi de son père, & l'auteur de tous les maux de sa famille, autre exemple, lui-même, de l'instabilité des choses humaines ? Tout avait encore changé de face à la

Cour. Pierre ſecond était mort ; d'Olgorouki était venu à bout de porter au Trône la Princeſſe Anne, nièce de Pierre Premier, au préjudice d'Élizabeth Pétrowna, fille de ce grand homme, & qui régna depuis. L'Impératrice Anne, importunée des obligations qu'elle lui avait, & livrée à des Étrangers qui s'étaient emparés des affaires, avait relégué d'Olgorouki, avec toute ſa famille, dans ces mêmes déſerts de Sibérie, où Menzicoff avait fini ſes jours. Il avait été traité, lui & les ſiens, avec encore plus de rigueur que Menzicoff lui-même ; ſa femme était morte, & l'une de ſes filles était mourante. Il fit ce récit à la jeune Princeſſe ; & n'étant pas maître de ſa douleur & de ſes reſſentimens, il finit par vomir les plus horribles imprécations contre l'Impératrice & ſes favoris. La Princeſſe effrayée s'éloigna, & conta cette aventure à ſon frère, en plaignant d'autant plus le ſort de d'Olgorouki, qu'il paraiſſait avoir moins de courage pour le ſupporter. Son frère, moins ſenſible à la pitié, & plus animé par la vengeance, lui reprocha ſa compaſſion pour leur ennemi : *il fallait*, dit-il, *lui cracher au viſage*. L'Officier qui les gardait, préſent à cet entretien, réprimanda ſévèrement le jeune homme d'un emportement

portement si déplacé, & le menaça de lui ôter la liberté de sortir, s'il ne promettait de ne point outrager d'Olgorouki dans l'infortune, & de suivre mieux l'exemple de son père. Il profita de cette leçon, & promit de se contenir. Peu de temps après les Ministres de l'Impératrice Anne, instruits de la mort de Menzicoff, & ne craignant pas ses enfans, consentirent à leur retour, mais plus par intérêt que par humanité. On s'était emparé de tous les biens de leur père, & dans l'inventaire de ses effets, on vit qu'il avait placé des sommes considérables sur la banque d'Amsterdam & celle de Venise. On en avait sollicité le remboursement; mais les directeurs avaient toujours répondu que suivant leur usage, ils ne se dessaisiraient de rien qu'entre les mains des héritiers naturels de Menzicoff, & avec des preuves légales qu'ils avaient l'entière disposition de leurs biens. L'Impératrice voulant faire la fortune de Biren, frère du Comte de ce nom, son Chambellan & son Favori, qu'elle fit depuis Duc de Courlande, imagina de lui donner en mariage la fille de Menzicoff, qui lui apporterait en dot les sommes placées sur Amsterdam & Venise, qui montaient à près de trois millions, sans les inté-

rêts. L'ordre du rappel de cette malheureuſe famille fut donc expédié, & on leur dépêcha un Officier qui eut ordre de mener avec lui des voitures plus douces & plus commodes que celles qui les avaient tranſportés dans leur exil. A cette nouvelle inopinée, le frère & la ſœur, dans l'effuſion de la joie & de la reconnaiſſance, allèrent d'abord rendre grâces à Dieu dans l'Egliſe de Beréſow. Ils paſſerent près de la cabane de d'Olgorouki; & le jeune Menzicoff, ſe ſouvenant de la leçon qu'il avait reçue, lui parla avec une douceur & une compaſſion, qui, peut-être, alors lui coûtaient d'autant moins, qu'il faiſait ſentir à ſon ennemi la différence de leur fortune. Il lui dit que ſa ſœur & lui étaient libres, & qu'on les rappelait à la Cour. A ces mots de Cour & de liberté, d'Olgorouki ſoupira profondément, & conjura les enfans de Menzicoff d'oublier leur ancienne inimitié, & de s'intéreſſer pour lui à la Cour de Pétersbourg. » Reſſouvenez-vous quelquefois, leur dit-il, des » malheureux que vous laiſſez dans ces déſerts; nous » ſommes prêts à ſuccomber ſous le poids de la » misère : de grace, paſſez la tête par cette lucarne, » & voyez ma fille & ma bru, accablées par la

» maladie, couchées ſur ce banc, & n'attendant » que la mort : elles n'ont pas la force de ſe lever; » mais ne leur refuſez pas la triſte conſolation de » recevoir vos adieux. »

Ce ſpectacle émut juſqu'au fond de l'ame le jeune Menzicoff & ſa ſœur : » nous ne te promettons » pas, dit le Prince, de parler pour toi à la Cour; » il y aurait du danger pour nous à nous intéreſſer » à un proſcrit; mais tu es le maître de diſpoſer » de l'habitation que nous quittons: elle eſt pourvue » de toutes les choſes néceſſaires à la vie; en at- » tendant une meilleure fortune, reçois ce préſent » d'auſſi bon cœur que nous te le faiſons. »

Ils partirent dès le lendemain, après avoir été revoir encore leur Oratoire, & pleurer ſur le tombeau de leur père. Ils arrivèrent à Moſcow en beaucoup moins de temps qu'ils n'en avaient mis pour venir à Iakouſtk. Ils furent très-bien reçus à la Cour, où ils portaient cette modeſtie & cette réſerve dont l'infortune eſt la meilleure leçon. L'Impératrice donna au frère le grade de Capitaine dans le Régiment des Gardes, & maria la ſœur à

Biren. On assure que Madame de Biren conserva toujours, à l'insçu de son mari, l'habit de paysanne qu'elle avait eu dans son exil. Elle le tenait caché dans un coin de son appartement, & se plaisait à le revoir. Elle pratiqua toute sa vie les vertus que son père n'avait montrées que dans le temps de sa disgrace. On a vu qu'il prétendait n'avoir jamais été plus heureux que dans son exil. Ce qui est incontestable, c'est que jamais il ne fut plus grand.

Au reste, la famille entière des d'Olgorouki eut une destinée affreuse. Par une suite de révolutions qu'il serait hors de propos de rapporter ici, tous périrent du dernier supplice, sous le règne de l'Impératice Anne. Osterman mourut dans la disgrace.

On peut voir par ce Précis, quel usage j'ai fait de l'histoire dans la Tragédie de Menzicoff. Les caractères des principaux personnages, & les faits de l'avant-scène qui fondent l'action, sont conformes à la vérité historique. La fermeté de Menzicoff dans la disgrace, la bouillante impétuosité de son fils, la tendresse généreuse de son épouse Ar-

Ténioff (que je nomme Arzénie) sont fidèlement retracées: les mœurs sont fidèlement peintes; tous le reste est d'invention. Le divorce de Menzicoff & son projet d'épouser Catherine n'ont rien que de vraisemblable, puisque le bruit se répandit pendant quelque temps en Russie, que ce mariage devait avoir lieu; & dans les premiers moments du règne de Catherine, le prodigieux crédit de Mentzicoff & les obligations qu'elle lui avait, pouvaient rendre cette opinion probable. Le personnage de Vodemar est entièrement fictif. Il produit le nœud & la catastrophe dont j'avais besoin; & comme le dénouement est un crime atroce, emprunté d'une autre histoire, je n'ai pas cru qu'il fût permis de l'imputer, sur-tout dans un sujet moderne, à un personnage réel & connu; mais j'ai cru que, dans un pareil éloignement des lieux, on pouvait attribuer une vengeance horrible à quelqu'un des Exilés que Menzicoff avait sacrifiés à sa politique; & j'ajouterai que ce degré d'atrocité a pu se rencontrer, sur-tout dans un homme relegué depuis seize ans dans les déserts de Sibérie; car on sait qu'un long malheur exalte les vertus & les vices, suivant le caractère de l'homme qui souf-

fre, & peut en faire un héros ou un monftre: l'un & l'autre appartiennènt également à la Tragédie.



MENZICOFF,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE MENZICOFF, *ancien Ministre & Favori du Czar Pierre, exilé en Sibérie.*

ALÉXAN, *fils de Menzicoff, exilé.*

ARZÉNIE, *femme de Menzicoff.*

VODEMAR, *exilé.*

BÉRING, *Commandant.*

SAMMIS, *suivante d'Arzénie.*

UN GARDE.

SOLDATS.

La Scène est près de Tobols, en Sibérie.

MENZICOFF,



MENZICOFF,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente quelques habitations rustiques, éparses entre des rochers. On voit dans l'éloignement la Ville de Tobols & le Fleuve Yrtis.

SCÈNE PREMIÈRE.

VODEMAR, *seul.*

UN Ciel moins ennemi tempère nos journées,
Et les eaux de l'Yrtis ne sont plus enchaînées.
La nature un moment désarme sa rigueur...
La nuit de l'infortune est toujours dans mon cœur.
Béring veut me parler: qu'aurait-il à m'apprendre?
A voir changer mon sort je ne dois plus prétendre.
Que me veut-il?... On dit que deux nouveaux bannis

A

Viennent près de Tobols traîner des jours proſcrits.
Quels ſont ces malheureux? quel eſt leur nom, leur crime?
Eſt-ce de Menzicoff une double victime?
Ah! tyran, ton pouvoir doit-il être éternel?
Sous trois règnes déjà, ce ſuperbe mortel
Garde cet aſcendant que rien n'a pu détruire,
Inſulte à la fortune, & déſole l'Empire.
De tous ſes ennemis les efforts ſont perdus;
Les vœux de l'opprimé ne ſont pas entendus.
Artiſan de mes maux, auteur de ma diſgrace,
Tranquille, près du Trône il occupe ma place;
Il m'a ravi mon rang, mon épouſe, mes biens;
Il m'enchaîne en ces lieux par d'horribles liens;
De ſes rivaux, frappés par ſa haine implacable,
La dépouille a groſſi ſa fortune coupable;
Et moi, depuis ſeize ans, je crie au Ciel vengeur;
Il eſt ſourd à ma voix; ma rage, ma douleur,
Et toujours impuiſſante & jamais conſolée,
Se perd en ces déſerts, vainement exhalée.

SCÈNE II.

VODEMAR, BÉRING,

VODEMAR.

EH bien! toi qui fixé ſur les bords de l'Yrtis,
Préſides au deſtin d'un peuple de bannis,
Que me veux-tu? pourquoi cherches-tu ma préſence?

BÉRING.

Pour adoucir tes maux.

VODEMAR.

Inutile assistance!
On ne console pas un cœur tel que le mien.

BÉRING.

Le sort peut quelquefois . . . . . .

VODEMAR.

Je n'en attends plus rien.

BÉRING.

Dans ces lieux que le Ciel voit d'un regard sinistre,
Des ordres de rigueur compatissant ministre,
Je crois qu'aux malheureux tous mes secours sont dûs.

VODEMAR.

Va, porte ailleurs des soins qui pour moi sont perdus.
Dans mon sauvage asyle, au pied de cette roche,
Je fuis tous les humains, & je hais leur approche.
Des maux que l'on m'a faits l'affreux ressentiment,
De mon cœur solitaire est l'unique aliment.
Pourquoi de mes chagrins troubler le long silence?

BÉRING.

Vodemar, vois briller le Jour de l'espérance.
Peut-être de tes maux le cours est terminé.
A de grands changemens ce règne est destiné.
Tu dois compter bientôt sur un retour prospère;
Le puissant doit trembler; le malheureux espère.

Du jeune Czar, au Trône à douze ans parvenu;
L'heureux avénement sans doute t'est connu?

VODEMAR.

Oui, tout ce qu'en ces lieux on nous a fait connaître,
C'est qu'on nous opprimait au nom d'un nouveau Maître.

BÉRING.

Ce Maître était esclave; il ne l'est plus enfin,
Et le sort de l'État change avec son destin.
Menzicoff.... à ce nom ta colère s'allume:
D'un long ressentiment la secrète amertume,
S'irritant dans ton cœur, a dû l'empoisonner.

VODEMAR.

Crois-tu que ce séjour apprenne à pardonner?
L'odieux Menzicoff, de mon cruel supplice
A sous trois Souverains prolongé l'injustice;
Et de Maître trois fois cet Empire a changé,
Sans que le tyran tombe, ou que je sois vengé.

BÉRING.

Mais un jour vient, qu'enfin la fortune lassée
Renverse d'un seul coup son idole encensée,
Et délivrant du joug les peuples fatigués,
Redemande ses dons trop long-tems prodigués.

VODEMAR.

Non, l'heureux Menzicoff n'en craint point le caprice.
Pierre a de sa grandeur commencé l'édifice;
Sa veuve & son neveu l'ont encore affermi.
Le sort n'a point de traits contre mon ennemi.

O Ciel ! que par ma voix ta vengeance appelée,
Defcende enfin fur lui ; dans fon ame accablée,
Raffemble, dans un jour, tout ce poids de douleur,
Ici depuis feize ans amaffé dans mon cœur.

BÉRING.

As-tu vu quelquefois ce fuperbe Miniftre ?

VODEMAR.

Non : quand il s'élevait à ce pouvoir finiftre,
Quand de l'abjection de fon obfcur état,
Il ofait des grandeurs envifager l'éclat,
Quand Pierre l'honorait de fes faveurs premières,
Mon bras loin de la Cour défendait nos frontières.
Époque malheureufe, & fouvenir fatal !
Aimé de l'Empereur, Miniftre & Général,
C'eft moi qui combattais la fortune naiffante
De ce fier Suédois, dont la valeur bouillante
Fut long-tems le prodige & le fléau du Nord,
L'arbitre tour-à-tour & le jouet du fort.
Cet orageux torrent, roulant avec ravage,
Alors entraînait tout dans fon bruyant paffage ;
Rien n'avait réfifté : je n'y réfiftai pas ;
Et peut-être, au milieu du débris des Etats,
Je pus céder fans honte à l'afcendant fuprême
Sous qui Pierre neuf ans a fuccombé lui-même.
Mais Pierre était aigri contre un infortuné.
Dépouillé de mon rang, à l'exil condamné ;
J'apprends que cet arrêt, ma chûte & mon outrage,
D'un nouveau Favori font le premier ouvrage,

Du jeune Menzicoff, d'un mortel ignoré,
Que mes regards encor n'avaient pas rencontré ;
Qu'on lui prodigue tout, que la main d'Arzénie,
Enlevée à mes vœux, à la sienne est unie.
On entraîne mes pas dans ce séjour d'horreur :
Et lui de sa victoire accablant mon malheur,
Maître de la beauté qui m'était destinée,
Préparait loin de moi les fêtes d'hymenée.

BÉRING.

Que dirait Vodemar, si dans ces mêmes lieux,
Menzicoff aujourd'hui paraissait à ses yeux ?

VODEMAR.

Menzicoff....

BÉRING.

Est ici.

VODEMAR.

Lui ! grand Dieu!

BÉRING.

Tout à l'heure
Il régnait près du Trône, & voilà sa demeure.
(*Montrant une habitation.*)

VODEMAR.

A peine je t'en crois. Enfin le Ciel vengeur
Aurait donc exaucé le vœu de ma fureur !

BÉRING.

Des deux d'Olgorouki cette chûte est l'ouvrage;
Tous deux du jeune Czar ont fini l'esclavage.

VODEMAR.

D'Olgorouki jadis avec moi fut lié :
Peut-être il me conserve un reste d'amitié.
Mais dans ces premiers jours de faveur & de gloire,
Peut-on d'un malheureux rappeler la mémoire?
Menzicoff est ici!.. tu remplis tous mes vœux,
Dieu juste! c'est assez; laisse-moi dans ces lieux.
Témoin de tous ses maux, je ne sens plus mes peines:
Oui, je me croirai libre en regardant ses chaînes,
Je veux que mon aspect ajoute à son malheur;
Que retrouvant l'objet de sa lâche fureur,
Du sort qui nous rapproche il sente mieux l'outrage;
Que souffrant sous mes yeux, il souffre davantage.
Il est ici!... sais-tu par quels ressorts secrets
On a de ce grand coup assuré le succès?

BÉRING.

Non: Tobols tout-à-coup un jour a vu paraître
Ce fameux exilé, condamné par son maître.
Son fils l'accompagnait sur les bords de l'Yrtis;
Et tous deux dans ce lieu viennent d'être conduits.

VODEMAR.

Ainsi donc Arzénie à l'abandon livrée!...

BÉRING.

Déjà de Menzicoff elle était séparée.
Ignorais-tu?

VODEMAR.

Comment? par quel retour du fort? . . !

BÉRING.

Deux ans font écoulés, depuis que par fa mort,
Pierre laiffa l'Empire à fa veuve admirée,
A cette Impératrice à jamais célébrée,
Qui partageant du Czar le règne & les travaux;
A placé fon grand nom près du nom d'un Héros.
Menzicoff eut des droits à fa reconnoiffance;
Elle dût à fes foins la fuprême puiffance;
Et dans fes vœux hardis, il afpirait enfin
A partager fon Trône en recevant fa main.
Pour remplir ce projet, dont tremblait la Ruffie,
Il fallait s'affranchir de l'hymen d'Arzénie.
Aifément le crédit affujétit les loix:
Contre des nœuds facrés il fit parler leur voix;
Ces nœuds furent brifés; mais trompant l'injuftice;
Un jour a changé tout, & notre Impératrice,
Du Trône où Menzicoff afpirait à monter,
Au tombeau tout-à-coup fe vit précipiter.
Sans plainte & fans courroux, l'innocente Arzénie
Au fond d'une retraite a confiné fa vie.

VODEMAR.

Ciel! était-ce donc lui qui par elle adoré,
Dût la punir ainfi de l'avoir préféré!...
Et c'eft-là le mortel qui de fes injuftices
A rendu fi long-tems fes Souverains complices!

BÉRING.

Ah! plains les Rois trahis; leurs droits ſont uſurpés;
Et la terre gémit ſous des maîtres trompés.
Qui ne le ferait pas, quand du ſort ſecondée,
Par un génie heureux l'ambition guidée
Semble à ſes intérêts unir ceux de l'État,
Et de la renommée emprunte encor l'éclát?
Songe que Menzicoff, nourri dans la pouſſière,
Du ſort qui l'enchaînait a forcé la barrière.
Près d'Alexiowits par le haſard produit,
Par le choix d'un grand homme aux dignités conduit,
Aux plaines de Kalis il ſe couvrit de gloire;
Son bras à Pultava nous rendit la victoire.
D'affreux conſpirateurs découvrant les projets,
En ſauvant ſon Monarque, il paya ſes bienfaits.
Miniſtre du Héros qui créait la Ruſſie,
Il ſut en le ſervant égaler ſon génie.
Ses ſoins veillaient à tout; ſes ordres, ſes regards
Dirigeaient les travaux de ces naiſſans remparts,
Que Pierre, infatigable en ſa noble induſtrie,
Fit ſortir tout-à-coup des marais de l'Ingrie.
Hélas! tant de talens ont été corrompus.
Du pouvoir, du bonheur le plus coupable abus,
A de l'Empire entier excité les murmures.
La Ruſſie opprimée a pleuré ſes injures.
Il eſt un terme à tout: les peuples outragés,
Et ſon épouſe, & toi, vous êtes tous vengés.

Mais comment d'Arzénie en exil retirée,
La disgrace de toi peut-elle être ignorée?

VODEMAR.

Eh! quel commerce ici m'est-il encor resté?
Qui veut fuir les humains en est bientôt quitté.
De tous les compagnons de ma longue infortune,
J'évite la présence à mes maux importune.
D'ailleurs, la renommée à peine quelquefois
Fait en échos tardifs entendre ici sa voix.
Sous le fragile abri de nos huttes tremblantes;
Fuyant d'un air glacé les fléches pénétrantes,
Tant que le voile épais de nos âpres hivers
S'étend autour des flancs de ce triste Univers;
Les malheureux épars dans cette solitude,
Des rapports mutuels perdent toute habitude.
Combattant les besoins, seuls, loin de tout secours;
Contre les élémens ils défendent leurs jours.
Que n'a point inventé l'affreux pouvoir de nuire!
Des bords inhabités où la nature expire,
Endurcis de glaçons, de roches hérissés,
Vainement son courroux nous avait repoussés.
Ici la tyrannie, en cruautés féconde,
Attache notre chaîne aux limites du monde;
Elle arme contre nous la fureur des hivers,
L'inclémence des cieux, & l'horreur des déserts.

BÉRING.

Tout ce qu'en ce moment il me reste à t'apprendre,
C'est que d'un nouveau Chef ce pays va dépendre.

La Sibérie attend un nouveau Gouverneur.
Biren n'eſt plus.

VODEMAR.

Sais-tu quel eſt ſon ſucceſſeur ?

BÉRING.

Le Conſeil de Tobols, peut-être ce jour même,
Doit recevoir du Czar la volonté ſuprême.
Dans les mains d'Oſterman l'ordre eſt, dit-on, remis.

VODEMAR.

Qu'importe à quel pouvoir nos deſtins ſoient ſoumis !...
Je veux voir Menzicoff : c'eſt l'eſpoir qui me reſte.

BÉRING.

Il pourra t'étonner : ſa fermeté modeſte,
Son courage tranquille, & ſa noble douleur,
Et ſes remords ſur-tout lui rendent ſa grandeur.
Ce n'eſt plus ce mortel dont une Cour tremblante
Souffrait en gémiſſant la hauteur inſultante,
Dont les regards altiers & les ſombres dédains,
Repouſſaient loin de lui les timides humains.
Son ame à ſon état ſemble être accoutumée ;
Il calme de ſon fils la douleur enflammée ;
Et jamais courtiſan déchu de la faveur,
N'a ſu mieux profiter des leçons du malheur.
Peut-être... Mais on vient, & Menzicoff s'avance.
Il eſt avec ſon fils.

VODEMAR.

O céleſte vengeance !

SCÈNE III.

VODEMAR, BÉRING, MENZICOFF, ALÉXAN.

BÉRING, *à Menzicoff.*

As-tu vu le séjour qui te fût préparé?

MENZICOFF.

Oui.

BÉRING.

Tu vois le terrein dont il est entouré:
Cultivé par tes mains, il faut qu'il te nourrisse;
Des humains désormais attends peu de service.
On a mis sous tes yeux, dans ce sauvage enclos,
Les grossiers instrumens des rustiques travaux.
Ne les dédaigne pas: dans ces tristes demeures,
Prévenant tes besoins, ils rempliront tes heures;
Et cet unique soin doit t'occuper ici.

ALÉXAN, *à Menzicoff.*

Un subalterne, ô Ciel! peut vous parler ainsi!
(*à Béring.*)
Ah! songe, à quelque sort qu'on ait pu nous réduire,
Que celui qui vingt ans gouverna cet Empire,
Ministre d'un Héros, comme lui glorieux,
Est encor Menzicoff, & même dans ces lieux.

BÉRING.

Jeune homme ! ..

MENZICOFF, *à son fils.*

Devant moi, fachez plus vous contraindre,
(*à Béring.*)
Mon fils. Et vous, daignez l'excufer & le plaindre.
Il eft jeune, & trop tard par mes leçons formé,
A la foumiffion n'eft point accoutumé.
Je n'avais pas penfé, c'eft moi qui m'en accufe,
Que jamais avec vous il eût befoin d'excufe.
Le tems & le malheur l'inftruiront mieux que moi.
Apprenez-lui, fur-tout, à refpecter la loi.
Mon fils, fuivez fes pas.

VODEMAR, *à Béring.*

Ne me fais point connaître;
Sur lui, fur fa difgrace, il s'ouvrira peut-être:
Et de cet entretien je brule de jouir.

BÉRING.

C'eft affez: je te laiffe.

(*Il fort avec Aléxan.*)



SCÈNE IV.

MENZICOFF, VODEMAR.

VODÉMAR, *à part.*

Il faut me contenir.

(*haut.*)
Il est donc vrai ! c'est toi, dont le sort & l'envie
Paraissaient respecter l'invincible génie,
Toi, qui sur les humains dominais d'un coup d'œil,
Et de qui plus d'un Roi daigna flatter l'orgueil ;
Qui pus de tes vassaux assembler une armée ;
Dont les titres nombreux lassaient la renommée ?

MENZICOFF.

Oui, j'étais Menzicoff ; cesse d'être surpris.
Tu sais ce que je fus ; tu vois ce que je suis.
C'est ainsi de nos mains que le bonheur échappe.
On connaît la fortune à l'instant qu'elle frappe.
Toi-même, quel es-tu ? toi qui dans ces climats ....

VODEMAR.

Un malheureux obscur que tu ne connais pas,
Etonné de te voir, avide de t'entendre,
Qui de Menzicoff même ici brûle d'apprendre
Ce qu'il a fait, comment il est dans ces déserts.
D'Olgorouki, dit-on, a causé tes revers ?

MENZICOFF.

Son fils a sous mes pas creusé le précipice.
De ma fortune enfin l'imposant édifice,
Sappé par tant d'efforts, & toujours triomphant,
Devait être abattu par la main d'un enfant.
De ma chûte imprévue il prépara l'ouvrage.
Le Czar le chérissait; ils étaient de même âge;
Et son père, en secret, dès long-tems mon rival,
Par la main de son fils porta le coup fatal,
Fit rougir l'Empereur d'être en ma dépendance,
Lui rappela les droits de la toute-puissance,
Fit entendre les cris de son peuple indigné.
Le Czar cède: un arrêt par lui-même signé,
M'exile à Rénenbourg, loin de la Capitale.

VODEMAR.

Eh! quoi! de l'Empereur la sentence fatale
Ne te reléguait pas sur ce bord désolé?
Dans tes possessions il t'avait exilé?

MENZICOFF.

Oui, par mes ennemis à peine encor guidée,
Sa main, en me frappant, semblait intimidée.
Je ne perdais pas tout: on me permit alors
D'emporter dans l'exil mes titres, mes trésors.
On eût dit que content d'abaisser ma puissance,
Le Czar à ses rigueurs mêlait quelque indulgence.
La haine m'attendait à ce nouvel écueil.
Je ne vis pas le piége offert à mon orgueil.

Je voulus en tombant imposer à l'envie,
Que ma disgrace même eût l'éclat de ma vie;
Et de ce rang auguste où le sort m'avait mis,
Descendre encor superbe, & grand dans mes débris.
Je parus sur un char: une nombreuse suite
Remplissait Pétersbourg des pompes de ma fuite.
Ma parure brillante annonçant mes honneurs,
Étalait aux regards ces Ordres, ces couleurs,
Ces ornemens des Cours, trop éclatantes marques
Des dons qu'à ma fortune avaient fait vingt Monarques;
Et je sortais des murs d'où l'on m'avait banni,
Plus en triomphateur qu'en coupable puni.

VODEMAR.

Ainsi tu consommas ta perte commencée?

MENZICOFF.

Ces restes insultans de ma grandeur passée
Soulevèrent le Czar, & le peuple & la Cour.
Par un ordre nouveau, condamné sans retour,
Au gré des ennemis de mon destin arbitres,
Privé de tous mes biens, déchu de tous mes titres;
Arrêté dans ma route, & dépouillé soudain
De ces marques d'honneur qui me rendaient si vain:
» Reprenez, dis-je alors, ces parures frivoles,
» De la faveur des Rois infidèles symboles.
» Ma dépouille appartient à qui peut s'en saisir,
» Et je plains seulement ceux qui vont en jouir.

Ainsi

Ainsi dans cet état abject & déplorable,
Dans le triste appareil qui suit un grand coupable,
Sous ce vêtement vil, au malheur destiné,
Avec mes deux enfans dans l'exil entraîné,
Il m'a fallu six mois, prolongeant mes souffrances,
Traverser la longueur de ces déserts immenses.
Ma fille, succombant à de si durs travaux,
A trouvé dans la mort le terme de ses maux.
O d'un cœur paternel incurable blessure!
J'ai de mes propres mains creusé sa sépulture.
Quel changement! avant le jour de mon malheur,
Elle était destinée à ce jeune Empereur;
Et ma fille, attendue au trône de Russie,
Expire en un désert, à peine ensevelie!...
Et moi-même....

SCÈNE V.

MENZICOFF, VODEMAR, ALEXAN.

ALÉXAN.

CHARGÉ d'un message important,
Un envoyé du Czar arrive en cet instant.
Chez Béring aussi-tôt il est allé descendre.
Nous ignorons encor ce qu'il faut en attendre;
Mais deux femmes, dit-on, que l'on ne connaît pas,
Ont jusques dans ces lieux accompagné ses pas.

MENZICOFF, *à Vodemar.*

Voilà mon fils, voilà le ſeul bien qu'on me laiſſe.
D'un œil compatiſſant regarde ſa jeuneſſe.
De trois luſtres à peine il atteignait la fin :
On l'accable aujourd'hui de mon cruel deſtin.
Il n'a point partagé les fautes de ſon père.

VODEMAR.

Tu ne me parles point du deſtin de ſa mère ?

MENZICOFF.

Que dis-tu ?

VODEMAR.

Devant moi tu craignais de rougir.
Ce ſouvenir t'accuſe, & je t'en vois frémir.
Ah ! frémis encor plus : indignement trahie,
C'eſt peu que dans l'exil l'innocente Arzénie .....

MENZICOFF.

Arzénie ! ah ! quel nom ta bouche a prononcé !

VODEMAR.

Un nom qui dans mon ame eſt à jamais tracé,
Non plus par cet amour qu'une longue diſgrace
A détruit dans mon cœur, & que le tems efface,
Mais par le ſouvenir amer & douloureux
Des affronts amaſſés ſur mon ſort malheureux.
Barbare, trop long-tems tu m'as pu méconnaître.
Sais-tu bien devant qui le ſort te fait paraître ?
Vodemar, que jadis ton crédit fit bannir....

MENZICOFF.

Vodemar!

VODEMAR.

Son aspect suffit pour te punir.
Ose l'envisager, reconnais ton ouvrage.
Souffrir & te haïr, fut seize ans mon partage.
Crois-tu que de tes maux le récit m'ait touché?
Dans un cœur ennemi le tien s'est épanché.
Ma haine, si long-tems en ces déserts nourrie,
S'est soulevée encore au seul nom d'Arzénie.
En apprenant son sort, j'ai joui de tes pleurs:
La vengeance attentive écoutait tes douleurs.
Les Cieux à d'autres maux te réservent encore;
Puisqu'ils t'offrent ici le rival qui t'abhorre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MENZICOFF, ALÉXAN.

ALÉXAN.

Quoi! faut-il dévorer cet outrage cruel!

MENZICOFF.

O mon fils! mon cher fils! écoutez-moi. Le Ciel,
Qui frappe sans pitié votre faible jeunesse,
Qui m'éleva jadis, & maintenant m'abaisse,

Peut du fond de l'abyſme où vous ſemblez perdu,
Vous reporter au rang dont je ſuis deſcendu :
Souvenez-vous alors qu'en cette place auguſte,
Celui qui pouvant tout, s'eſt permis d'être injuſte,
A pour premier ſupplice, à l'inſtant du malheur,
La voix des opprimés & celle de ſon cœur.

(*Ils rentrent dans leur habitation.*)

Fin du premier Acte.



Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZÉNIE, SAMMIS, BÉRING.

BÉRING.

PARDONNEZ ma ſurpriſe ; elle eſt bien légitime,
Madame ; eh ! qui croirait cet effort magnanime !
Quoi, d'un parjure époux l'innocente moitié
Montre pour un ingrat cette noble pitié !
Il n'en eut pas pour vous : ce bord inhabitable,
Cet exil trop affreux, même pour un coupable,
La plus pure vertu le choiſit pour ſéjour !
Menzicoff a-t-il donc mérité tant d'amour ?
Le plus indigne prix paya votre tendreſſe ;
On vient de me l'apprendre ; & c'eſt vous, vous Princeſſe !...

ARZÉNIE.

Laiſſez un titre vain qui ne m'appartient plus.
Supprimez ce reſpect.

BÉRING.

On le doit aux vertus ;
Madame ; rien ne peut vous ôter cet empire ;
C'eſt la ſeule grandeur qu'on ne peut pas détruire.

C'eſt la vôtre, & par-tout vous en montrez l'éclat.

ARZÉNIE.

Je me borne à connaître; à ſentir mon état.

BÉRING.

On l'honore dans vous; oui, votre renommée
Au fond de nos déſerts a même été ſemée.
Le cri d'un peuple entier la portait juſqu'à nous.
On ſait que le pouvoir qu'exerça votre époux,
Trop haï dans ſa main, fut aimé dans la vôtre;
Que l'une réparait les maux qu'avait faits l'autre;
Et que ce cœur, pour lui par l'amour prévenu,
Était ſon premier bien, s'il l'avait mieux connu.
Qu'il en a fait, hélas, un déplorable uſage!
Et vous, de ſes malheurs vous briguez le partage?
Vous!

ARZÉNIE.

Il eſt mon époux.

BÉRING.

Il a briſé vos nœuds.

ARZÉNIE.

Briſe-t on des liens conſacrés dans les Cieux?

BÉRING.

La loi....

ARZÉNIE.

Je m'y ſoumets, même quand elle opprime.
On la rendit injuſte, & j'en fus la victime.

On ne frappait que moi : j'obéis : aujourd'hui
Que Menzicoff tombé n'a que moi pour appui,
La loi de mon amour doit seule être invoquée ;
Où mon époux gémit, là ma place est marquée.
Il s'est ôté des droits qu'il dût conserver mieux ;
Mais je les lui rends tous, quand il est malheureux.

BÉRING.

Quoi ! lorsque de son cœur l'ingratitude extrême
Peut . . . . .

ARZÉNIE.

Ménagez-le plus : c'est m'épargner moi-même.
J'ai seule, croyez-moi, le droit de le juger,
Et seule, je n'ai pas le droit de me venger.
Le peut-on, quand on aime ! Il faut que je le voie.
Toi, dans nos jours heureux, mon espoir & ma joie,
Mon fils, tu vas enfin reparaître à mes yeux !

BÉRING.

Madame, de bien près vous les suivez tous deux.
D'aujourd'hui seulement ils ont vu ce rivage.

ARZÉNIE.

Il est vrai, j'ai hâté mon pénible voyage.
Mon cœur en a souvent accusé la lenteur.
Peut-on porter trop-tôt des secours au malheur ?
De mon époux à peine on m'eut dit la disgrace,
Maîtresse de mon sort, je volai sur sa trace.
Osterman fut mon guide : il porte en ce pays
Un ordre de la Cour entre ses mains remis.

Nous avons traversé cette vaste contrée.
Avec lui dans Tobols hier je suis entrée.
Tobols s'entretenait de nos affreux revers.
On m'apprend que ma fille est morte en ces déserts.
Près de sa tombe, hélas! j'aurai passé peut-être,
Sans que l'œil maternel ait pu la reconnaître!
La fidelle Sammis, compagne de mes pas,
S'attache à mon destin dans ces tristes climats.
Puisse son zèle un jour trouver sa récompense!
Mon époux & mon fils sont en votre puissance.
De leur sort, s'il se peut, tempérez la rigueur.
Les voir moins malheureux, sera mon seul bonheur.

BÉRING.

Je puis bien peu, Madame, il ne vous faut rien taire.
Je remplis, je l'avoue, un triste ministère.
Ce n'est pas que ma place ait endurci mon cœur;
Je sais qu'accoutumés à l'aspect du malheur,
Il est dans mon emploi des mortels inflexibles,
Qui se reprocheraient de se montrer sensibles,
Dont le cœur toujours dur, contre les pleurs armé,
Croit flatter le pouvoir en foulant l'opprimé.
Grace au Ciel, je n'ai point leur cruauté tranquille;
Mais aux ordres du Czar je dois être docile.
Par lui, de Menzicoff le destin est réglé,
Et par vous seule ici peut être consolé.
Vous voyez devant vous l'asyle qu'il habite.
Souffrez que je vous laisse; il faut que je m'acquitte

D'un important devoir, qu'en ce même moment,
De la part du Conseil, m'a prescrit Osterman.
Vous, Madame, qu'amène un dévoûment si tendre,
C'est de vous seule ici que vous devez dépendre.
Ce séjour n'est pas fait pour vos yeux; mais du moins
Comptez sur les égards, les respects & les soins
Qu'on doit à votre rang, à votre caractère.
Vous êtes au moment où les grands de la terre,
Quand ils ont, comme vous, signalé des vertus,
Retrouvent dans les cœurs le pouvoir qu'ils n'ont plus.

SCÈNE II.

ARZÉNIE, SAMMIS.

ARZÉNIE.

C'est donc là, juste Ciel! que l'on a pu conduire
Celui qui fut long-temps maître d'un vaste Empire,
Et qui crut sur le Trône être prêt à s'asseoir!
C'est là qu'après deux ans je devais le revoir!
Où vais-je? quel accueil doit attendre Arzénie?
La force m'abandonne, & mon ame est saisie.

SAMMIS.

C'est ici son séjour: venez.

ARZÉNIE.

Non, je ne puis.
Non, Sammis, laisse-moi rassurer mes esprits.

SAMMIS.

Je connais tous les maux de cette ame ſenſible ;
Je ſais ce qu'elle craint ; mais eſt-il bien poſſible ?
Au milieu des douleurs que vous me confiez,
Madame, quoi ! c'eſt vous qui le juſtifiez !
Vous, qui m'avez tant dit qu'il était ſans excuſe.

ARZÉNIE.

Veux-tu que devant moi je ſouffre qu'on l'accuſe ?
Va, crois moi, des chagrins faibles & paſſagers,
Se montrent aiſément à des yeux étrangers;
Mais ce n'eſt qu'une main plus fidelle & plus sûre,
Qui d'un cœur déchiré peut toucher la bleſſure.
Toi ſeule as vu les maux renfermés dans le mien ;
Toi ſeule en mon exil me reſtais pour ſoutien.

SAMMIS.

Comment, lorſque la mort frappa l'Impératrice,
N'a-t-il pas réparé ſa barbare injuſtice ?
Si quelque repentir eût entré dans ſon cœur....

ARZÉNIE.

Et voilà ce qui met le comble à ma douleur.
Suis-je de ſa mémoire à jamais effacée ?
Non, je ne ſoutiens pas cette affreuſe penſée.

SAMMIS.

Et que pouvez-vous craindre, après un tel effort ?
Quand vous vous enchaînez aux rigueurs de ſon ſort,
Peut-il ?....

ARZÉNIE.

Ah! des grandeurs si l'orgueilleuse ivresse,
Dans son ame endurcie étouffa la tendresse;
S'il a pu m'oublier, penses-tu qu'aujourd'hui
Je puisse recouvrer les droits que j'eus sur lui?
Peut-être (j'en frémis) dans ce jour d'infortune,
Arzénie à ses yeux ne sera qu'importune.
Mon aspect peut l'aigrir, & sa confusion
N'y verra qu'un reproche, & non pas un pardon.
Interdit à ma vue, accablé de son crime,
Peut-être il n'osera regarder sa victime.
Ah! Dieu!....

SAMMIS.

Quoi! vous pensez!

ARZÉNIE.

Que puis-je croire enfin,
Quand, depuis qu'il signa ce divorce inhumain,
Jamais de ses regrets le moindre témoignage
N'est venu consoler mon funeste veuvage?
Oui, je suis dès long-temps loin de son souvenir!

SAMMIS.

Quoi! vers lui, dans ce doute, avez-vous pu venir?
Vous pouvez le chercher dans son exil horrible,
Et doutez qu'à vos soins il se montre sensible!
Et vous vous exposez à l'accueil offensant,
Le dernier des affronts pour ce cœur gémissant!

ARZÉNIE.

Un outrage de plus ne m'a point alarmée.
Va, la honte consiste à n'être plus aimée,
Voilà le vrai malheur, & le seul sans retour.
Ne vois-je pas quelqu'un sortir de ce séjour?
Avec étonnement son œil me considère.
Je tremble.... Ciel! mon fils!

SCÈNE III.

ARZÉNIE, ALÉXAN, SAMMIS.

ALÉXAN.

Est-il vrai? vous, ma mère!
Vous! est-il bien possible? après tant de tourmens,
Le Ciel daigne vous rendre à mes embrassemens!

ARZÉNIE.

Mon fils!

ALÉXAN.

Ah! je mourrai de joye & de tendresse.
Mais parmi les transports de cette douce ivresse,
Quelle triste pensée accable mes esprits!
Je vous retrouve enfin; mais hélas! à quel prix!
Faut-il!....

ARZÉNIE.

Ne trouble point le bonheur de ta mère.
Dans un pareil moment, du moins que rien n'altère

Le tendre sentiment qui nous remplit tous deux :
Je te vois, je t'embrasse, il n'importe en quels lieux...
Je n'ose te parler de ton malheureux père.

A L É X A N.

Vous aussi, venez-vous partager sa misère !
Et qu'avez-vous donc fait ? Pourquoi jusques sur vous
Nos oppresseurs ont-ils étendu leur courroux ?
Comment à cet exil vous ont-ils condamnée ?

A R Z É N I E.

C'est moi qui l'ai choisi, moi dont la destinée
Au sort de Menzicoff doit s'unir en tous lieux ;
Qui veux vivre ou mourir avec lui.

A L É X A N.

Vous, ô Cieux !
Vous !....

A R Z É N I E.

Parlez-moi de lui ; calmez mes justes craintes.
Comment a-t-il du sort enduré les atteintes ?
En quel état est-il ?

A L É X A N.

Contre lui courroucé,
Le sort, en le frappant, ne l'a point terrassé.
Il se soumet à tout, sans murmure & sans plainte ;
De la sérénité tout garde en lui l'empreinte.

A R Z É N I E.

Ah ! l'on a quelquefois, de soi-même vainqueur,
Le calme sur le front, & la mort dans le cœur.

ALÉXAN.

Vous même, pardonnez... de tant d'amour touchée,
Dans le sein maternel ma tendresse épanchée,
Ne peut en ce moment s'occuper que de vous.
Quel pouvoir inhumain vous sépara de nous?
Qui donc put l'ordonner? ah! ce cruel outrage,
Sans-doute, de nos maux fut le premier présage.
O combien vos enfans vous ont donné de pleurs!

ARZÉNIE.

Leur bonheur eût du moins adouci mes douleurs.
Mais lorsque l'on m'apprit la fatale sentence,
Qui, sans nulle pitié pour l'âge & l'innocence,
Condamnait à l'exil, à la honte, aux travaux....

ALÉXAN.

Je n'avais pas connu les besoins & les maux;
Ces misères, hélas! à ce point éloignées
Du bonheur qui flatta mes premières années.
J'ai pu les supporter; mais la froide hauteur
Du coup d'œil dédaigneux jeté sur le malheur;
Mais tant d'abaissement, qui suit tant de puissance;
Pour le jaloux vulgaire & spectacle & vengeance,
Ces outrages sanglans, ces affronts, ces rebuts,
Que prodigue le faible au grand qu'il ne craint plus,
Comment les dévorer?

ARZÉNIE.

Si votre cœur murmure,
S'il se montre déjà si sensible à l'injure,

Qu'a donc souffert celui que la fortune, hélas!
Du faîte des grandeurs a fait tomber si bas!
Allons, que les secours qu'apporte ma tendresse,
Soulagent les besoins dont le fardeau l'oppresse.
J'ai rassemblé, partant pour ces climats lointains,
Le peu que la fortune a laissé dans mes mains;
Et quoiqu'en ces déserts la terre soit maudite,
L'or garde son pouvoir partout où l'homme habite.
J'en ai jusqu'à ce jour bien peu connu le prix;
Pour la première fois enfin je le chéris:
Il peut de mon époux adoucir la misère....
Vous a-t-il quelquefois parlé de votre mère?

ALÉXAN.

De la route avec moi trompant les longs ennuis,
Il a daigné souvent s'ouvrir avec son fils,
S'expliquer sans détour sur tout ce qui le touche....
Mais votre nom jamais n'est sorti de sa bouche.
Je lui vais annoncer le bonheur que les Cieux...

ARZÉNIE.

Non, ne lui dites point que je suis en ces lieux.
Pour votre mère ici montrez mieux votre zèle;
Sachez quel sentiment il garde encor pour elle;
Si sur lui ma tendresse aurait quelque pouvoir,
S'il serait, en un mot, heureux de me revoir.
Interrogez, mon fils, l'ame de votre père:
Cette ame devant vous ne pourra point se taire.

Avec quel autre enfin pourrait-il s'épancher ?
Chez Béring aussi-tôt revenez me chercher.
J'attendrai mon destin, vous viendrez me l'apprendre.

ALÉXAN.

Qui peut vous arrêter? & pourquoi donc suspendre?...

ARZÉNIE.

J'ai mes raisons, mon fils : voulez-vous me servir?

ALÉXAN.

Eh ! vous-même, sitôt voulez-vous me ravir
Cette unique douceur que le Ciel m'a rendue ?
Songez que si long-tems mon cœur vous a perdue !
Du poids de ses chagrins ce cœur trop surchargé,
Pour la première fois s'est senti soulagé.
Combien d'un tel moment il a goûté les charmes !
Laissez sur cette main tomber encor mes larmes.
Ma mère !... & savez-vous tout ce que j'ai souffert ?
Savez-vous que ma sœur, en cet affreux désert....

ARZÉNIE.

Ne rouvre point, mon fils, ma blessure cruelle.
Je sais tout.

ALÉXAN.

Savez-vous que la main paternelle
De ma sœur, sous mes yeux, a creusé le tombeau ?

ARZÉNIE.

Épargne à ma douleur cet horrible tableau.
Songe à ce qui m'amène en cette solitude,
Aux tourmens de l'attente & de l'inquiétude.

Dans

Dans ce cruel état ne me fais point languir.
Mon fils....

ALÉXAN.

Vous l'ordonnez.... je vais vous obéir.
Quand tout, depuis six mois, m'accable & me consume,
Cet instant est le seul passé sans amertume.
Le Ciel veut s'appaiser ; le Ciel qui nous punit,
Nous regarde en pitié, puisqu'il nous réunit.

SCÈNE IV.

ARZÉNIE, SAMMIS.

SAMMIS.

Quel est votre dessein? que pouvez-vous attendre?

ARZÉNIE.

Sur le cœur d'un époux s'il ne faut rien prétendre ;
Si ce cœur, déformais à mon amour fermé,
Sans peine à mon absence était accoutumé,
A partir à l'instant je suis déterminée.
J'irai finir ailleurs ma vie infortunée.
Dans les mains de mon fils je remettrai du moins
Ce que pour Menzicoff ont réservé mes soins,
Et soudain je retourne, à moi-même rendue,
Sans lui rien reprocher, mourir loin de sa vue.

SAMMIS.

Vous, mourir!

ARZÉNIE.

Mais, Sammis, quel eſt ce malheureux
Qui ſemble m'obſerver d'un regard curieux?

SCÈNE V.

ARZÉNIE, VODEMAR, SAMMIS.

VODEMAR, (*à part.*)

On ne me trompait point: oui, ſans doute, c'eſt elle;
Arzénie!

ARZÉNIE.

Ah! Sammis! ô rencontre cruelle!
Je vois, je reconnois ce malheureux rival,
Lui de qui Menzicoff fut l'ennemi fatal,
Que mon époux perdit. Puis-je à ſes yeux.....?

VODEMAR.

Madame,
Je vois à mon aſpect le trouble de votre ame.
Vous craignez un reproche, & peut-être autrefois
J'aurois voulu, ſur vous, défendre au moins mes droits.
L'inconſtance du ſort nous frappe l'un & l'autre.
Mais long-tems mon malheur a précédé le vôtre;

Et jusques dans sa chûte un rival odieux,
D'un triomphe nouveau vient offenser mes yeux !
Par-tout il me poursuit ! Bering vient de m'apprendre
Ce que, pour Menzicoff, vous daignez entreprendre,
Madame ; c'est beaucoup pour un traître, un ingrat.....

ARZÉNIE.

Je pardonne la plainte à votre triste état ;
Elle vous est permise, & même à plus d'un titre.
Mais je ne vous crois pas de mes devoirs arbitre.
Vous n'êtes pas non plus juge de mon époux.
Choisi par mes parens, il l'emporta sur vous ;
Et Menzicoff alors, s'il eût daigné m'en croire,
A cette préférence eût borné sa victoire.
Sans vouloir cependant à vos yeux l'excuser,
Dans quel lieu, devant qui venez-vous l'accuser ?
Quel tems pour le reproche, hélas ! & pour les haînes !
Dans ce séjour affreux des misères humaines,
Dans ce désert funeste, où la voix des malheurs
Instruit si bien l'orgueil du néant des grandeurs ;
De tant d'infortunés qu'un même sort accable,
Celui qui hait le plus, est le plus misérable.



SCÈNE VI.

VODEMAR, (*seul.*)

C'EST MOI, je le ſens trop ; elle a lu dans mon cœur.
Ce moment, cet aſpect ont aigri ma fureur.
Faut-il que d'un rival l'aſcendant exécrable,
Tout abaiſſé qu'il eſt, & m'inſulte & m'accable!
Sur ces bords déteſtés ſi long-tems retenu,
D'un malheureux banni nul ne s'eſt ſouvenu ;
Et pour lui l'on fait tout, & tout ſe ſacrifie!.....
Ce n'eſt pas cependant qu'en voyant Arzénie,
L'amour que j'eus pour elle ait pu ſe ranimer ;
Je ſuis trop malheureux : je ne puis plus aimer.
Mais ſi le Ciel du moins permettait à ma rage
De troubler, de détruire un bonheur qui m'outrage!
Et ſi, de ſa victoire empoiſonnant les fruits,
Je le rendais à plaindre autant que je le ſuis!....
Jadis l'ambition, la gloire & la tendreſſe
Se partageaient mon cœur en proie à leur ivreſſe.
Ce cœur, des paſſions était l'ardent foyer ;
Mais la haine aujourd'hui l'a rempli tout entier.
Ah! que pour Menzicoff je la ſens redoublée!

SCÈNE VII.

VODEMAR, BÉRING, *Gardes.*

BÉRING, *(une Lettre à la main.)*

De ces lieux sur mes pas la garde rassemblée,
Vient offrir ses respects au nouveau Gouverneur
Qu'a dans la Sibérie établi l'Empereur.

VODEMAR.

Qui? moi!

BÉRING, *(lui donnant la Lettre.)*

Vous l'apprendrez en ouvrant cette Lettre.
Au Conseil de Tobols le Czar a fait remettre
L'ordre qu'en ce jour même Osterman m'a rendu.
Dans les murs de Tobols vous êtes attendu.
Osterman, député par le jeune Monarque,
De votre dignité vous apporte la marque.
Commandez en ces lieux jusqu'à votre départ.
Gardes, qu'on prenne en tout l'ordre de Vodemar.



SCÈNE VIII.

VODEMAR, *Gardes.*

Le sort semble, il est vrai, réparer mon outrage:
Du vieux d'Olgorouki je reconnais l'ouvrage;
Lui seul de son ami finit l'oppression.
De l'état où je suis, de tant d'abjection,
A ce brillant degré d'honneur & de puissance;
Sans doute, je l'avoue, il est quelque distance.
Même un autre que moi pourrait s'en éblouir.
Ce cœur trop ulcéré ne peut plus en jouir.
Ce haut rang, après-tout, malgré tout son vain lustre,
M'éloignant de la Cour, n'est qu'un exil illustre;
Et vieillir dans ces lieux, régner sur des déserts,
Est-ce assez pour payer les maux que j'ai soufferts?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MENZICOFF, ALÉXAN.

MENZICOFF.

OUI, je sais quel pouvoir l'Empereur lui confie :
Je l'apprends sans effroi, je le vois sans envie.
Le Conseil de Tobols vient, pour comble d'honneur,
Chercher jusqu'en ce lieu le nouveau Gouverneur ;
Et de sa dignité l'éclat s'augmente encore
Du nom de Vice-Roi, dont le Czar le décore.
Sa dépouille jadis a passé dans mes mains :
Je vois avec plaisir que de meilleurs destins
Éloignent un rival dont je craignais l'approche,
Et dont le seul aspect me semblait un reproche.
Qu'il jouisse du rang qu'on lui vient d'accorder :
Qui souffrit si longtems doit savoir commander.

ALÉXAN.

Souvent un long malheur n'instruit qu'à la vengeance.
Il vous hait.

MENZICOFF.

Il le doit.

ALEXAN.

Sa nouvelle puiſſance
Armera cette haine, & je crains tout de lui....
Mais ſur un autre objet ſouffrez-vous qu'aujourd'hui,
Pour la première fois, j'interroge mon père?
Permettez-vous qu'un fils vous parle de ſa mère?

MENZICOFF.

De ta mère!... ah! pourquoi?.....

ALEXAN.

Je dois être étonné
Que vous gardiez ſur elle un ſilence obſtiné.
Je ſortais de l'enfance, & pourtant ſa diſgrace
A laiſſé dans mon ame une profonde trace.
Il ne m'appartient pas d'être juge entre vous;
Mais c'eſt ma mère enfin: vous fûtes ſon époux.....
Vous gémiſſez! la loi rompit votre hymenée.
Mais votre cœur enfin l'avait-il condamnée?
Et ce cœur, qui s'eſt tû ſur ce grand intérêt,
Veut-il toujours au mien dérober ce ſecret?

MENZICOFF.

Non; quoiqu'en rougiſſant, je m'en vais te répondre.
Cet entretien, ſans doute, a de quoi me confondre.
Je le dois à mon fils: ſans rien diſſimuler,
L'ame de Menzicoff conſent à te parler.
Tu ſauras mes erreurs & leur ſource funeſte,
Et l'éternel remords, le ſeul fruit qui m'en reſte.

Je te dois avouer l'ineſtimable prix
Que je mis aux grandeurs dont héritait mon fils.
Quel ſacrifice! ô Ciel! & combien je l'expie!
Si j'ai craint devant toi de parler d'Arzénie,
Ah! c'eſt qu'à ce ſeul nom, mon ame avec terreur,
De ſon plus grand forfait ſe rappelle l'horreur.
Ce nom ſi long-temps cher, qui maintenant m'effraye,
Fait ſaigner de mon cœur la plus ſenſible playe.
Tantôt, quand Vodemar eſt venu la rouvrir,
Non, tu ne conçois pas ce qu'il m'a fait ſouffrir.
O! de l'ambition fatale tyrannie!
En la ſacrifiant, j'adorais Arzénie.
Près d'elle j'ai trouvé ces ſecrètes douceurs,
Qui rempliſſent ſouvent le vuide des honneurs.
Je venais dépoſer dans un commerce aimable,
Ce poids des grands emplois qui ſouvent nous accable.
Combien de fois, (hélas! il m'en ſouvient toujours)
Las de ce joug brillant, impoſé ſur mes jours,
Traînant autour de moi les ſoins, les défiances,
Pourſuivi de ſoupçons, entouré de vengeances,
Craignant des ennemis qui m'aſſiégeaient par-tout,
Craignant même le Maître à qui j'immolais tout,
J'allais voir Arzénie, & ſa grace touchante
Répandait dans mon ame une paix conſolante;
Son amour me rendait un moment de bonheur;
Et l'orage, à ſa voix, ſe taiſait dans mon cœur.

ALÉXAN.

Comment renonciez-vous à cette chaîne heureuſe?

MENZICOFF.

Que ne peut du pouvoir la ſoif impérieuſe !
Je ne m'excuſe point ; mais ſonge au moins, mon fils,
Quel avenir brillait à mes yeux éblouis ;
Quel chemin, de la fange où je pris la naiſſance,
Juſqu'au rang dont j'oſai concevoir l'eſpérance ;
Et quel champ de lauriers je crus voir devant moi.
Près du Trône placé, je n'eus dans mon emploi
Rien qu'une autorité ſubalterne & précaire ;
Il faut pour la garder une éternelle guerre :
L'on tourne malgré ſoi contre ſes ennemis,
Les ſoins & les talens qu'on doit à ſon pays.
De mes fautes, hélas ! telle fut l'origine.
Contre des concurrens ligués pour ma ruine,
J'armai tout le crédit entre mes mains remis,
Et pour ne pas tomber, tout me parut permis ;
Le Prince à ces dangers ne ſe voit point en butte :
Il parle, on obéit ; il veut, on exécute ;
Et d'un génie heureux ſi les Cieux l'ont orné,
Dans ſon brillant eſſor il n'eſt jamais borné.
J'embraſſais dans le mien une carrière immenſe.
Poſſeſſeur une fois de la toute-puiſſance,
Juſqu'au grand nom du Czar je voulais m'élever ;
Et ce qu'il commença, je voulais l'achever.
Que n'eût point fait, grand Dieu ! ſous l'œil de mon génie,
De ce peuple naiſſant la première énergie ;
Ce peuple qui ſe croit ſous la garde du ſort,
Et s'avance ſans crainte au-devant de la mort ;

Cette terre du nord en héros si féconde,
Qui toujours enfanta les conquérans du monde!
Je voulais, menaçant les murs de Constantin,
Maître des bords d'Asoph, dominer sur l'Euxin;
De-là faire trembler le Bosphore barbare,
Et contre l'Ottoman déchaîner le Tartare;
Sur tout venger du Pruth l'affront encor récent.
Le Danube, couvert des débris du Croissant,
Eût sous un joug nouveau roulé ses eaux captives;
Bizance même eût vu nos vaisseaux sur ses rives,
Insulter l'Hellespont de sa honte indigné,
Et fouler en vainqueurs l'Archipel étonné.
Alors si quelque tache eût flétri ma mémoire,
Mes fautes se couvraient de l'éclat de ma gloire.
J'ai perdu tous mes droits sur la postérité,
Et c'est à tous mes maux un malheur ajouté;
C'est ce que dans sa chûte un ministre regrette:
Il porte dans son cœur, au fond de la retraite,
Ses vœux, sa politique & ses desseins trompés,
Les ressorts des États à ses mains échappés.
C'est ainsi qu'à mes sens quelquefois retracées;
De mon ambition les trompeuses pensées,
Des rêves de la gloire agitent mon sommeil:
La honte & les remords m'attendent au réveil.

ALÉXAN.

Dans ces nobles projets je reconnais votre ame;
Le pardon que pour vous tant de grandeur réclame;
Votre cœur cependant ne se l'est point donné?

MENZICOFF.

Non, mon destin dès-lors était empoisonné.
L'effort qu'il m'en coûtait, la perte d'Arzénie,
D'un voile de douleur enveloppa ma vie.
Mon secret repentir démentait mes flatteurs,
Et je me jugeai vil au faîte des honneurs.
Jusques-là, des remords la révolte importune
N'avait pu me troubler au sein de ma fortune.
Alors je ressentis leur aiguillon vengeur;
Mes crimes oubliés rentrèrent dans mon cœur.
Tout semblait présager ma chûte & mon supplice:
Présages trop certains, hélas! l'Impératrice,
Dont je crus vainement partager le pouvoir,
Dans la tombe avec elle emporta mon espoir.

ALÉXAN.

Et loin de rappeler une épouse fidelle...

MENZICOFF.

Trop fatal embarras d'une ame criminelle!
Et comment renouer, après un tel éclat,
Des nœuds que j'osai rompre aux yeux de tout l'État?
Comment oser paraître aux regards d'Arzénie?
Il semblait que depuis que je l'avais bannie,
J'eusse oublié ses maux, loin de les adoucir;
Que contre elle mon cœur cherchât à s'endurcir.
Que dis-je? un nouveau règne, une Cour orageuse;
Et l'enfance du Prince, & sa faveur douteuse,
D'abord à d'autres soins tournèrent mes esprits.
Enfin, lorsqu'à ta sœur son hymen fut promis,

De ce crédit ſi grand la flatteuſe apparence,
A mon cœur incertain rendit la confiance.
A mes ordres ſoumis, c'eſt peu que le Sénat
Déjà de mes enfans eût aſſuré l'état;
J'allais venger enfin les droits de l'innocence;
Et dût un peuple entier m'accuſer d'inconſtance,
J'étais ſûr que le Czar alloit m'autoriſer
A reprendre un lien qu'on m'avait vu briſer.
Mon ame impatiente appelait Arzénie.
Là, du Ciel trop long-temps la vengeance aſſoupie,
A ſon réveil terrible allait me foudroyer;
Je ſentais tout mon crime, & ne pus l'expier.
L'heure du repentir était trop tard venue.
Tu devais à mes vœux n'être jamais rendue,
Épouſe infortunée! hélas! & ton amour
Ne dût pas profiter d'un ſi juſte retour!
Je ne demande point à ce Ciel que j'implore,
L'inespéré bonheur de te revoir encore.
Dans ces déſerts du moins ſi mes regrets perdus,
De ton cœur une fois pouvaient être entendus!
Mais non, loin de tes yeux il faudra que je meure;
Tu ne ſauras jamais que ton époux te pleure.
Ma voix en expirant reclamera ta foi,
Et mon dernier ſoupir n'ira pas juſqu'à toi.

ALÉXAN.

Qui ſait ce que le Ciel vous réſerve?.... mon père!....
Ah! peut-être.... ainſi donc votre épouſe, ma mère,

A conservé sa place au fond de votre cœur!
Malgré tous ses affronts, malgré tout son malheur;
Elle-même sans doute, hélas! vous aime encore.

MENZICOFF.

Que dis-tu? m'aimer! elle! ah? si son cœur m'abhorre;
Il rend justice au mien qui l'a sacrifié.
Le dernier de mes vœux est d'en être oublié.

ALÉXAN.

Elle, vous oublier! vous haïr! Arzénie!
(à part.)
Si vous saviez.... bientôt.... Non, mon ame ravie
Ne peut plus contenir ce secret renfermé.
(haut.)
Non, jamais votre fils ne vous a tant aimé.
Combien il a joui de ce qu'il vient d'entendre!
Ma joie en votre sein se plait à se répandre,
(à part.)
Je vous quitte, & reviens. Elle attend mon retour;
Chaque instant que je perds, je l'ôte à son amour.



SCÈNE II.

MENZICOFF, *seul.*

Quel est donc ce transport que je ne puis comprendre?
Tout plein d'un sentiment & si vif & si tendre,
Il me laisse, il s'échape. Où va-t-il? quel espoir,
Dans ses discours confus, m'a-t-il fait entrevoir?
Qu'il paraissait touché de mon remords sincère,
De l'amour que mon cœur garde encore à sa mère!
Ah! de cet âge heureux que rien n'a corrompu,
Les premiers mouvemens sont tous pour la vertu.
Il vient.....

SCÈNE III.

MENZICOFF, ARZÉNIE, ALÉXAN.

ARZÉNIE, (*entrant avec précipitation.*)

C'en est assez pour cette ame enflammée;
Je mourrai dans ses bras, puisque je suis aimée.
(*avançant vers Menzicoff.*)
Cher époux!....

MENZICOFF.

Juste Ciel!

ARZÉNIE, (*retombant dans les bras d'Aléxan.*)

Tous mes ſens ſont ſaiſis,
Et mes pas chancelans.... Soutenez-moi, mon fils.

MENZICOFF.

Arzénie! eſt-il vrai?

ALÉXAN.

Jouiſſez, ô mon père;
Du prix de vos remords: c'eſt elle, c'eſt ma mère,
Que ſa ſeule tendreſſe a conduite en ces lieux.

MENZICOFF.

Quoi! c'eſt pour moi!... qu'entends-je! eſt-il poſſible? ô Cieux!

ARZÉNIE.

Oui, tu me connais mal, ſi tu doutes encore.
L'époux qui m'a trahie, & que toujours j'adore,
Sur ſes pas à jamais m'enchaîne & me conduit;
La haîne ici t'exile, & mon amour t'y ſuit.
De nos biens envahis je t'apporte les reſtes;
Je partage ton ſort dans ces déſerts funeſtes;
Et ſi ton cœur me rend ce qu'il m'avait ôté,
S'il ſe repent, s'il m'aime, il a tout mérité.

MENZICOFF.

D'attraits & de vertus modèle auguſte & rare,
Ton oppreſſeur ingrat, ton ennemi barbare,
L'auteur de tant d'affronts qu'il n'a point expiés,
Eſt-il digne en effet de tomber à tes pieds?

(*Il ſe jette à ſes genoux. Arzénie veut le relever.*)

Laiſſe-moi

Laisse-moi devant toi baisser des yeux coupables,
Arroser de mes pleurs tes traces respectables.
Oui, ce triste séjour par tes pas honoré,
Ce lieu devient un temple, & tu l'as consacré.
Daignes du repentir y recevoir les larmes.

ARZÉNIE.

Lève-toi, Menzicoff : ne trouble point les charmes,
Les douceurs d'un moment qui passe mon espoir.

MENZICOFF.

Quoi! tu peux oublier un attentat si noir!
Tu peux envisager ce traître, ce parjure,
Sans que le souvenir de ton horrible injure
Soulève tous tes sens, & rappelle le jour...

ARZÉNIE.

Ah! tu ne connais pas tout ce que peut l'amour,
Comme il jouit des pleurs que le remords lui donne;
Combien il est heureux au moment qu'il pardonne!
Eloigne un souvenir dont je te vois confus.
Tu gémis de mes maux : je ne m'en souviens plus.
Sans ces égaremens que ta douleur déplore,
Tu n'aurais su jamais à quel point je t'adore;
Tu n'aurais pas sur moi connu tout ton pouvoir.

MENZICOFF.

Ah! je croyais ici mourir sans te revoir.
Mais ne crois pas pourtant, femme trop magnanime,
Qu'une seconde fois te prenant pour victime,

De ta propre vertu j'abuse contre toi.
Je t'ai revue, hélas ! c'est déjà trop pour moi,
Trop pour un malheureux dont le destin t'opprime.
Tu m'as plus que jamais fait sentir tout mon crime.
Mon châtiment sur toi serait-il étendu?
Mon sort est de pleurer le bien que j'ai perdu,
De voir dans ces déserts la nature irritée,
Se conformer au deuil d'une ame tourmentée.
Mais toi, pourquoi veux-tu vivre dans ce séjour?
Accoutumée au luxe, aux plaisirs d'une Cour,
A tout l'éclat qui suit le rang & l'opulence,
Peux-tu de ces climats soutenir l'inclémence?

ARZÉNIE.

Qui? moi!

MENZICOFF.

Quitte, crois moi, ces lieux infortunés;
Remporte les présens que tu m'as destinés;
Qu'ils soulagent ton sort dans un plus doux asyle;
Ils sont contre mes maux un secours inutile.
Mes maux sont dans mon cœur : rien ne peut les guérir.

ARZÉNIE.

Cruel, que me dis-tu? Moi! je pourrais souffrir
Que sans moi Menzicoff....

MENZICOFF.

Consulte un fils qui t'aime.
Ton fils à cet effort s'opposerait lui-même.
Il sait trop....

ALÉXAN.

Se peut-il qu'un devoir ſi cruel
S'oppoſe à ce bonheur que nous rendait le ciel !
(*à Arzénie.*)
Hélas ! votre préſence à tous deux eſt ſi chère !
Cependant, je l'avoue ; il eſt trop vrai : mon père,
Par l'amour averti, peut redouter pour vous
Les horreurs d'un ſéjour, affreux même pour nous.
Il peut, épouvanté de ce lieu ſi ſauvage....

ARZÉNIE.

J'ai ſouffert l'abandon, l'injuſtice & l'outrage,
Et j'ai vécu pourtant ; ma force a réſiſté
A ce dernier excès de la calamité.
J'ai bien pu, ſans mourir, perdre ce que j'adore.
Je puis tout ſupporter, puiſque je vis encore.
Mais, dis-moi, Menzicoff m'aime-t-il en effet ?

MENZICOFF.

Peut-être étais-je indigne, après un tel forfait,
De mêler aux remords dont la voix me tourmente,
De ce pur ſentiment la tendreſſe innocente.
Mais quand l'ambition m'avait tant égaré,
Alors que de ce cœur, à ſes erreurs livré,
La vertu pour jamais ſemblait être bannie,
Je crus la retrouver en aimant Arzénie ;
Et ſi l'amour lui ſeul pouvait tout expier,
Près de toi, près d'un fils, & loin du monde entier,
S'il fallait....

ARZÉNIE.

Tu peux tout, oui, tu peux tout pour elle.
Non, ce n'eſt point aſſez qu'à ſes liens fidèle,
Juſques dans ces climats elle ait pu te chercher,
Qu'elle veuille ici même à ton ſort s'attacher;
Que la honte où deux ans elle ſe vit livrée,
Dans ton cœur, dans le ſien, ſoit enfin réparée;
Elle doit l'être encore aux yeux de l'univers.
On viola des nœuds à tous deux long-tems chers;
Il faut les reſſerrer, & de notre hyménée
Conſacrer de nouveau la chaîne profanée.
Ah! cet hymen, garant de nos premiers amours,
Fut jadis un triomphe offert à mes beaux jours;
L'appareil du pouvoir en relevait la fête:
Aujourd'hui que ſur nous la diſgrace s'arrête,
Viens, un temple ruſtique élevé dans ces lieux,
Aſyle obſcur, ouvert à quelques malheureux,
Recevra de nos cœurs les promeſſes dernières,
Et ſa ſimplicité convient à nos misères.
Nos vœux plairont au Ciel qui nous a regardés;
Et prononcés ſans faſte, ils ſeront mieux gardés.
Voilà l'ambition qui m'enflâme & me guide.
Ne trompe point l'eſpoir où mon bonheur réſide;
Et laiſſe déſormais ton épouſe & ton fils
Se partager le poids de tes maux adoucis.
L'infortune, crois-moi, ne m'eſt plus étrangère;
Mon amour m'en rendra la charge plus légère.

Je trouverai du moins ce charme en nos malheurs,
De prodiguer pour toi des ſoins conſolateurs,
D'écarter les chagrins de ton ame affligée,
De te faire oublier que tu m'as outragée.

MENZICOFF.

Où ſuis-je ? Quel attrait, quel pouvoir inconnu
S'empare en un moment de mon cœur éperdu !
De ce cœur tranſporté ſouveraine maîtreſſe,
O ! comment t'exprimer le plaiſir & l'ivreſſe
Que tu fais ſuccéder à mon état affreux !
Qu'il eſt doux d'être aimé quand on eſt malheureux !
Le voile tombe enfin : l'erreur eſt diſſipée.
Ah ! grand Dieu ! que long-tems mon ame fut trompée !
Qu'elle s'eſt égarée en cherchant le bonheur !
Non, le pouvoir, la Cour, la gloire, la faveur,
Rien, pas même le Trône où l'on m'a vu prétendre,
Rien ne vaut ce moment où je viens de t'entendre.
Oui, tout eſt oublié, ma chûte, mes revers ;
Tu viens autour de moi d'enchanter les déſerts.
Mon ame à ton amour eſt toute entière ouverte ;
Et j'ai pu des honneurs tant regretter la perte !
Ah ! lorſque de ſon rang Menzicoff deſcendit,
Qui l'eût cru qu'en ces lieux le bonheur l'attendît ?
Mon cœur le trouve enfin ; il nage dans la joie.
Que du ſort contre moi la rigueur ſe déploie ;
Dans tes bras, dans ton ſein, je brave tous ſes traits :
C'eſt-là que le malheur ne m'atteindra jamais.

ALÉXAN.

O! que pour votre fils ces transports ont de charmes!
Que je chéris lés pleurs que je mêle à vos larmes!
Mais Béring vient à nous : il paraît consterné.

SCÈNE IV.

MENZICOFF, ARZÉNIE, ALÉXAN, BÉRING.
Gardes.

BÉRING, (*à Arzénie.*)

JE remplis à regret l'ordre qu'on m'a donné.
Quelque triste qu'il soit, je ne saurais l'enfreindre;
Et puisse-t-il pour vous être le seul à craindre!
J'ignore à Vodemar ce qui peut l'inspirer;
Mais, Madame, de vous il se veut assurer.
Il faut suivre mes pas.

ARZÉNIE.

Je reste anéantie.

MENZICOFF.

La foudre m'a frappé.

ALÉXAN.

Je frémis.

MENZICOFF.

Arzénie!

ARZÉNIE.

Que prétend Vodemar? D'où vient qu'il me pourſuit?

BÉRING.

De ſes raiſons, Madame, il ne m'a point inſtruit;
Mais lui-même avec vous va s'expliquer ſans doute.

ARZÉNIE.

Allons, il faut céder.... Allons, quoi qu'il en coûte.

MENZICOFF.

Je te retrouve à peine, & déjà je te perds,
Chère Arzénie! Eh! quoi!....

ARZÉNIE.

Va, ce nouveau revers,
De nos jours agités eſt le dernier orage:
Il ſera paſſager; compte ſur mon courage.

ALÉXAN.

Ma mère!....

ARZÉNIE, (*à tous les deux.*)

Adieu, mon fils; ne craignez rien pour moi.
(*à Menzicoff.*)
Je ceſſerai de vivre, ou je vivrai pour toi.



SCÈNE V.

MENZICOFF, ALÉXAN.

MENZICOFF.

OU vont-ils l'entraîner ? Sa haine envenimée,
Tu l'avais trop prévu, contre nous s'eſt armée.
Il veut me l'arracher.... Va le trouver, mon fils.
Il ne peut te compter parmi ſes ennemis.
Jamais tu n'as bleſſé ce cœur impitoyable ;
De ſon abaiſſement tu ne fus point coupable.
Mon nom fait ton ſeul crime, il eſt trop expié,
Et ton âge a le droit d'inſpirer la pitié.
Va le trouver, fais-toi cet effort néceſſaire ;
Ne rougis point, mon fils, de prier pour ton père.
Dis-lui : « Ce n'eſt pas moi que vous devez haïr.
» Je ne vous ôtai rien : vous m'allez tout ravir.
» D'un jeune infortuné recevez la prière.
» Ayez pitié d'un fils qui demande ſa mère. »
Ah ! je vois tous tes ſens de honte humiliés ;
Je ne t'élevai pas pour tomber à ſes pieds.
Mais n'importe, il le faut, & c'eſt toi que j'implore.

ALÉXAN.

C'eſt s'abaiſſer envain : ce cœur qui vous abhorre,

Pourra-t-il, à ma voix, se laisser attendrir ?
Le barbare ! il jouit quand il vous voit souffrir.
Il frémit qu'Arzénie à vos vœux soit rendue.

MENZICOFF.

Je ne puis désormais vivre loin de sa vue.
Va, près d'elle du moins demande d'être admis.
Peut-on lui refuser l'entretien de son fils ?
Sache ce qui sur nous attire cet orage ;
Ce que veut Vodemar, ce que prétend sa rage.
Je veux revoir Béring : Béring commande ici ;
Peut-être par ses soins je puis être éclairci.
Nous avons cru dans lui voir une ame sensible :
Il faut sortir enfin de ce tourment horrible.
Joints tes efforts aux miens : ce dernier coup du sort,
S'il n'est pas repoussé, ce coup porte la mort.

(*Tous deux sortent ensemble.*

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MENZICOFF, BÉRING.

MENZICOFF.

Cruel ! que m'as-tu dit ! quoi ! je l'aurais perdue !
Arzénie à Tobols doit être retenue !
Et de quel droit enfin ? Qu'a-t-elle fait ? Pourquoi
La frappe-t-il des traits qu'il dirigeait sur moi ?
Peut-il impunément opprimer l'innocence ?

BÉRING.

Il allègue du moins, avec quelque apparence,
Qu'elle n'a pu jamais, sans l'ordre de la Cour,
Se rendre près de toi dans ce fatal séjour,
Ni suivre, quelque amour qui dans ses lieux l'appelle,
Les destins d'un banni qui n'est plus rien pour elle.
Attendant que le Czar en ait pu décider,
Vodemar, dans Tobols, a droit de la garder.
Tu ne peux ignorer qu'il est ici son juge.

MENZICOFF.

Ah ! dis son ravisseur. Il n'est plus de refuge ;

C'en est fait : sans retour nos vœux sont confondus,
Et de mon désespoir les cris seront perdus.
Où demander justice ? à qui me faire entendre ?
Et de mes ennemis ai-je droit d'en attendre ?
Non, ma voix vainement ose la réclamer....
Je ne respirais plus, hélas ! que pour l'aimer.
Elle me rendait tout : je perds tout avec elle :
On déchire ce cœur qui crie & la rappelle.
Je demeure abattu sous un bras oppresseur.
Puisse du moins un jour, puisse le Ciel vengeur !...
Mais, quels souhaits former contre cette ame dure ?
Connaîtra-t-il jamais les tourmens que j'endure ?
Jamais les mêmes coups frapperont-ils son cœur ?
Il faut tout mon amour pour sentir mon malheur.

BÉRING.

A de pareils transports j'ai peine à te connaître.
Qui ! toi ! jusqu'à ce jour de tes sens toujours maître !...

MENZICOFF.

Je n'avais rien connu, rien souffert, non.... ô Cieux !
C'est de ce seul moment que je suis malheureux.
Les pertes de l'orgueil, après tout, sont légères :
On peut les oublier ; mais ces larmes amères,
Ces pleurs du désespoir, ce sang que la douleur
Fait couler lentement des blessures du cœur,
Voilà, voilà mon sort en perdant Arzénie.
Je ne céderai point à tant de tyrannie.
Au Conseil de Tobols j'irai me présenter.

BÉRING.

Et qu'en espères-tu ? Peux-tu bien te flatter
Que contre Vodemar il prenne ta défense ?
Ce n'est pas qu'à Tobols on aime sa puissance.
Le Conseil est blessé que le jeune Empereur
Ait tiré de l'exil leur nouveau Gouverneur.
On hait de Vodemar la dureté farouche.
Mais d'ailleurs, penses-tu que ta plainte les touche?

MENZICOFF.

A Vodemar lui-même il faut donc m'adresser!

BÉRING.

Vodemar vers ces lieux est prêt à s'avancer
Au-devant du Conseil qui vient lui rendre hommage.
Il va venir : tu peux l'attendre à son passage.
Mais garde à ton courroux de te trop emporter.
Souviens-toi qu'il peut tout, qu'il le faut redouter.
Songe, quoique ton sort soit déjà trop à plaindre,
Qu'avec tant de pouvoir, tant de haine est à craindre.



SCÈNE II.

MENZICOFF, (*seul.*)

JE n'en ressens que trop les effets inhumains.
Quoi! laisser Arzénie en ses barbares mains!
Mon fils vient. Il paraît dans un désordre horrible.

SCÈNE III.

MENZICOFF, ALÉXAN.

MENZICOFF.

EH! bien, parle; as-tu vu ce tyran inflexible;
As-tu pu l'aborder?

ALÉXAN.

Mon père!.... Oui, je l'ai vu.
Dieu! qu'il m'en a coûté! mais vous l'avez voulu.
J'ai paru devant lui. Quel abord! quel supplice!
Je ne vous fis jamais un plus grand sacrifice.
Ma voix était tremblante, & mes regards baissés;
Tous mes sens frémissaient, de douleur oppressés;
Et si du moins l'aspect de ma mère attendrie,
De ce tigre avec moi conjurant la furie,

N'eût ranimé mes ſens de ma honte effrayés ;
Peut-être que j'allais expirer à ſes pieds.
Juſqu'à le ſupplier enfin j'ai pu deſcendre.
Il repouſſait ma plainte ; & ſans daigner m'entendre ;
Lançait ſur Arzénie un regard plein d'horreur.
Non, jamais la vengeance & la ſombre fureur
N'ont gravé ſur un front un plus noir caractère.
De reproches ſanglans il accablait ma mère.
Son courroux redoublair, ſur-tout en vous nommant.
Elle a pâli d'effroi : j'ai cru voir le moment,
Qu'elle allait ſuccomber à ſes vives alarmes :
Votre fils dans ſes bras s'eſt jeté tout en larmes.
Le barbare ! bien loin de s'en laiſſer toucher,
Sans pitié, de ſes bras il m'a fait arracher,
En m'annonçant enfin, d'une voix abſolue,
Qu'il fallait pour jamais renoncer à ſa vue.
Je ſuis ſorti la rage & la mort dans le ſein.

MENZICOFF.

O mon fils !

ALÉXAN.

Quelque tems j'ai marché ſans deſſein ;
Dans mon cœur déchiré remportant mes outrages.
Je me ſuis arrêté vers ces rochers ſauvages,
Qui hériſſent au loin les rives de l'Yrtis.
Je pleurais, immobile & ſur la pierre aſſis.
Un ſoldat a paſſé : mes plaintes gémiſſantes,
Mon viſage baigné de mes larmes brûlantes,

Et ma jeuneſſe enfin, & la compaſſion,
Semblaient ouvrir ſon ame à mon affliction.
Il m'a, dans mes chagrins, offert ſon aſſiſtance.
Je m'écrie à ce mot, & plein de ma vengeance,
Je fais briller ſoudain à ſes yeux éblouis,
L'or qu'aujourd'hui ma mère en mes mains a remis;
Et d'un ſeul ſentiment l'ame toujours frappée :
» Prends cet or, ai-je dit, donne-moi ton épée. »
Surpris de ce tranſport, il m'interroge; & moi,
Ne pouvant ſoupçonner la pitié ni la foi,
J'ai conté mes malheurs; & s'il ſervait mon père,
J'ai promis à ſes vœux un plus riche ſalaire;
Que s'il nous arrachait de ce lieu déteſté,
Il ne connaîtrait plus la triſte pauvreté.
Il promet tout; il joint ſon zèle à ma furie.
Cette nuit chez Béring, où l'on garde Arzénie;
Ce Soldat veille ſeul; il peut nous la livrer.
Que dis-je? chez Béring il peut me faire entrer.
Oui, juſqu'à Vodemar il conduira ma rage,
(il montre une épée cachée ſous ſes habits.)
Et ce fer dans ſon ſang lavera mon outrage.
Je ſais que le ſuccès peut tromper mon effort;
Mais je puis, ſans pâlir, enviſager la mort.
Oſons tout. Ce Soldat, juſqu'aux Hordes Tartares,
S'offre à guider nos pas. On dit que ces Barbares,
Malgré leur brigandage & leur férocité,
Ont conſervé les loix de l'hoſpitalité;
Et ce triſte refuge eſt préférable encore
A ce joug accablant du tyran que j'abhorre.

MENZICOFF.

Veillez ſur lui, grand Dieu! Dieu! ne puniſſez pas
Ce cœur ardent & fier, & trop ſenſible, hélas!
Ton courage te trompe & ta fureur t'égare!
Mon cher fils; comme toi je déteſte un barbare,
Un féroce ennemi, de qui la lâcheté
Outrage la faibleſſe & la calamité.
Mais veux-tu qu'approuvant une fougue imprudente;
J'engage en ces dangers ta jeuneſſe innocente?
Ton courage me charme, il m'effraie encor plus.
Ah! ſi tous mes efforts deviennent ſuperflus,
Je puis tout haſarder dans mon malheur extrême;
Mais du moins je ne veux expoſer que moi-même.
Faut-il deſcendre ici du faîte du pouvoir,
A ces obſcurs complots, enfans du déſeſpoir!
Serait-ce donc ainſi qu'il faut finir ma vie?
Ah! que la tienne au moins ſi juſtement chérie;
Ne t'expoſe jamais.... Si l'on t'allait trahir!
Si ce fer dans tes mains!.... ah! tout me fait frémir.
Ce Soldat.... Mais que vois-je?....



SCÈNE

SCÈNE IV.

MENZICOFF, ALÉXAN, ARZÉNIE.
Deux Gardes.

MENZICOFF.

O ma chère Arzénie!
Je te revois encor! me feras-tu ravie?
Toi....

ARZÉNIE.

Vodémar me fuit: il marche sur mes pas.
Je n'ai qu'un seul instant à te revoir.... hélas!
Si j'ai pu l'obtenir, sans doute que sa haine
Se fait de nos tourmens une joie inhumaine,
Et qu'il veut, le cruel, en repaître ses yeux.
Garde de succomber à nos revers affreux.
Le Conseil de Tobols soutient mon espérance.
Mon nom peut-être encore aura quelque puissance.
Ah! quand je pouvais tout, j'ai fait du bien à tous.
De son autorité le Conseil est jaloux,
Celle du Viceroi peut être balancée,
Et ma prière encor pourrait être exaucée.
Ne désespérons point. On marche vers ces lieux,
On abrège l'instant de nos tristes adieux.

MENZICOFF, (*à son fils.*)

Va, sors, de tes transports tu ne peux te défendre.
Va; garde-toi sur-tout d'oser rien entreprendre.

ALÉXAN.

Vous le voudrez trop tard : il n'en sera plus tems.
(*il sort.*)

SCÈNE V.

MENZICOFF, ARZÉNIE, VODEMAR, (*décoré des marques de sa dignité.*) Suite.

VODEMAR, (*à un Garde au fond du théâtre.*)

Allez, exécutez ces ordres importans;
Et de tout, en ce lieu, venez me rendre compte.
(*le Garde sort.*)

MENZICOFF.

Quelle horreur à sa vue il faut que je surmonte!

VODEMAR.

Oui, je l'ai dit, je puis vous confondre tous deux.
(*à Arzénie.*)
A quel titre osez-vous paraître dans ces lieux?
De quel droit Arzénie, en ces déserts menée,
Au destin d'un banni veut-elle être enchaînée?

ARZÉNIE.

Un époux....

VODEMAR.

Lui, Madame ! ah ! ne réclamez plus
Devant lui, devant moi, des nœuds qu'il a rompus ;
Il vous désavouerait ; mais quand même Arzénie
Jamais à Menzicoff n'eût cessé d'être unie,
Puisque le même arrêt ne vous condamne pas,
Vous ne pourriez encor le suivre en ces climats.
Quand l'Empereur ici fait conduire un coupable,
De ce sujet proscrit que son courroux accable,
Nul ne peut, sans son ordre, accompagner les pas ;
C'était à vous sur-tout de ne l'oublier pas.
Il est de mon devoir au moins de vous l'apprendre.
Je sais à l'Empereur quel compte j'en dois rendre.
Attendez dans Tobols son ordre souverain.
Vous y suivrez mes pas.

MENZICOFF.

Non, rival inhu.

ARZÉNIE.

Grand Dieu ! dans quel excès de misère inouie
Avez-vous, par degrés, pu conduire Arzénie !
Qui m'eût dit qu'il faudrait voir ce rivage affreux ;
Et que, par un retour encor plus douloureux,
Le plus grand de mes maux fût d'en être arrachée !
Hélas ! à l'œil du jour cette terre cachée,
Où l'homme succombant aux plus rudes travaux,
Souffre tous les besoins, combat tous les fléaux,

Où l'on réclame envain les secours de la vie ;
Voilà donc, juste Ciel ! le séjour qu'on m'envie !
Deux malheureux, perdus au bout de l'univers,
Ne peuvent pas ensemble habiter des déserts,
Pleurer sur des rochers ; & confondre leurs larmes !
Ah ! pour toi la vengeance a-t-elle tant de charmes,
Trop cruel Vodemar ? Et malgré ta fureur,
Peux-tu ne pas rougir d'accabler le malheur ?
Tu viens de retrouver les honneurs, la puissance ;
Quand nos maux sont comblés, ton bonheur recommence.
Jouis-en, va ; jouis de ce poste éclatant,
Va montrer à Tobols le maître qu'il attend ;
Et laisse Menzicoff & la triste Arzénie,
Dans l'exil & le deuil ensevelir leur vie.
L'état où tu les vois ne peut-il t'émouvoir ?

VODEMAR.

Je vous l'ai déjà dit : je remplis mon devoir.
Pour qui donc osez-vous espérer la clémence ?
A qui reprochez-vous d'écouter la vengeance ?

MENZICOFF.

Barbare ! (car enfin ma constance est à bout.)
Oui, je t'ai tout ravi, quand tu possédais tout.
J'osai, quand je rampais dans la foule commune,
Attaquer Vodemar en sa haute fortune :
J'ai su l'en renverser : enfin, si ma rigueur
Fit durer ton exil autant que ma faveur,
Est-ce moi qui devais, du sein de la disgrace,
Rappeler le rival dont j'occupais la place ?

J'ai cru la politique & la nécessité.
Mais ta basse vengeance & ta férocité
Foulent un ennemi tombé dans la poussière ;
Ta cruauté tranquille écrase ma misère.
Dans ce cœur malheureux, percé de toute part,
Ta rage trouve encore où placer le poignard.

VODEMAR.

Va, ne t'en prends qu'à toi si je suis implacable.
Toi seul m'as pu former un cœur impitoyable.
Ce cœur qui de ses maux fit son seul entretien,
N'a plus d'autre bonheur que de ravir le tien.
Que veux-tu cependant ? Eh quoi ! dans sa présence
(montrant Arzénie.)
Tu te plains d'un arrêt que ton remords devance !
Je n'ai que trop de droits pour l'ôter de tes yeux ;
En as-tu pour l'oser retenir en ces lieux ?
Ton ame à son aspect doit être confondue,
Et sur elle tu peux lever encor la vue !
Que prétends-tu, dis-moi, sur ses jours, sur son cœur ?

MENZICOFF.

Mes remords m'en ont dit bien plus que ta fureur.
Tu ne m'apprendras point à connaître mon crime ;
Mais s'il est oublié, si cette ame sublime
Redemande un lien que j'avais déchiré,
Et qu'un effort si beau va rendre plus sacré,
J'ose défendre alors les droits qu'elle me donne ;
J'ose encore l'aimer alors qu'elle pardonne.

Et tu peux, contre nous lâchement acharné,
Me condamner encor, quand elle a pardonné !
Tu demandes quels nœuds la tiennent enchaînée !
Viens en être témoin, viens voir notre hyménée,
Par de nouveaux sermens aux Autels confirmé.

VODEMAR.

Que dis-tu ? ce projet....

MENZICOFF.

Oui, l'amour l'a formé ;
L'amour l'achevera : rien n'y peut mettre obstacle ;
Il n'aura pas en vain promis ce grand spectacle.
Viens me voir réparer mes coupables erreurs,
Plus heureux dans mes fers, que toi dans tes honneurs.
Viens, dis-je....

VODEMAR.

Jusqu'au bout tu gardes ton audace.
De ton bonheur prochain ton orgueil me menace.
Plutôt que d'en souffrir le spectacle odieux,
Il n'est rien qu'aujourd'hui... mais n'en crois pas tes vœux.
Non, jamais l'Empereur ne daignera permettre....

ARZÉNIE.

A quelle injuste loi prétend-il me soumettre ?

MENZICOFF.

L'Empereur peut m'ôter mon rang, ma liberté,
Mes biens, tout ; mais qu'importe à son autorité,

Que le cœur d'Arzénie à mon cœur ait fait grace ?
Veut-il, quand je puis seul réparer sa disgrace,
Prolonger ses affronts que ce jour doit finir ?
Me veut-il arracher jusqu'à mon repentir ?

VODEMAR.

Il en décidera : sans son ordre suprême,
Arzénie ose envain disposer d'elle-même ;
Et malgré toi peut-être on aura le pouvoir
De renverser encor ton orgueilleux espoir.
Souviens-toi qu'autrefois tu me l'as enlevée :
Cette heure à mon courroux dût être réservée.
Je te rends tous les coups que tu portas sur moi :
Tu braves la vengeance, elle tombe sur toi.
Madame, il faut quitter cette triste demeure ;
Sur mes pas....

MENZICOFF.

Non, plutôt, ordonne que je meure ;
Epuise tout mon sang : à ta haine il est dû ;
On te pardonnera de l'avoir répandu.
Frappe....

VODEMAR.

Tremble qu'enfin....

ARZÉNIE.

C'est trop de résistance.
Cher époux, qu'opposer à tant de violence?

(*à Vodemar.*)

Je cède, mais du moins, sous la garde des Loix,
Je puis à l'Empereur faire entendre ma voix.
Le Conseil jusqu'à lui....

MENZICOFF.

Sera-t-elle entendue?
La plainte si souvent près du Trône perdue,
Peut-elle des déserts franchir l'immensité?
De quelle illusion ton cœur s'est-il flatté?
Contre l'oppression nous sommes sans défense;
De nos vaines douleurs on brave l'impuissance.
Jusqu'au dernier soupir je m'attache à tes pas.
Viens, barbare ennemi, m'immoler dans ses bras.
Il faut percer ce cœur, il faut m'ôter la vie,
Et me fouler aux pieds pour ravir Arzénie.

VODEMAR.

Soldats!....



SCÈNE VI.

MENZICOFF, ARZÉNIE, VODEMAR, UN GARDE, (*Suite.*)

LE GARDE.

Entre nos mains le coupable est remis;
On a trouvé le fer caché sous ses habits.
Ce Soldat qui parut un moment son complice,
Devient votre sauveur par ce fidèle indice.
A vos jours, en effet, il voulait attenter;
Lui-même, devant nous, il ose s'en vanter.
Il demande la mort, il s'accuse, il s'écrie:
» Oui, moi seul ai tout fait: ne prenez que ma vie;
» Mon père est innocent, & seul je dois périr.
» Je n'ai pu me venger, mais je saurai mourir.
On l'amène à vos yeux.



SCÈNE VII.

MENZICOFF, ARZÉNIE, VODEMAR, ALÉXAN (*enchaîné*), BÉRING, *Suite*.

ARZÉNIE.

Mon fils! est-il possible?
Je succombe.... ah! grand Dieu!

(*Elle se jette dans les bras de Menzicoff.*)

MENZICOFF.

J'ai craint ce coup horrible.
Qu'a-t-il fait?

ALÉXAN, (*à Vodemar.*)

Mon malheur est enfin consommé.
Me voilà devant toi : me voilà désarmé.
Ce n'était pas ainsi que j'y dûs reparaître;
Vodemar à mes coups m'aurait pu mieux connaître.
Mais je jure, & tout doit le prouver en effet,
Que mon père n'a pas trempé dans mon projet.
Je me vois la victime & le jouet d'un traître.
Mon père mieux que moi l'aurait jugé peut-être.
Ordonne mon trépas; j'avais juré le tien;
Si je l'eusse achevé, je chérirais le mien.
Mais du moins cette mort où l'on va me conduire,
N'égale point l'horreur que ton aspect m'inspire.

VODEMAR, (*à Menzicoff.*)

A sa haine pour moi je reconnais ton sang;
Il n'aspirait ici qu'à me percer le flanc.
Organe de la loi qui prescrit son supplice,
Ma vengeance devient la voix de la justice.
Je vais....

ARZÉNIE.

Arrête, hélas! je tombe à tes genoux:
Prends pitié d'une mère....

ALÉXAN.

O Ciel! que faites-vous?
Ma mère!

ARZÉNIE.

Quel que soit le courroux qui t'anime,
Peux-tu bien immoler cette jeune victime,
Sans pitié pour son âge, & pour tant de malheur;
Pour la nature enfin, qui parlait à son cœur?
Ah! pour fléchir le tien, parle, que faut-il faire?
Je te suivrai, s'il faut ce comble à ma misère;
Je sais trop que son sort en tes mains est remis:
Accorde-moi les jours de mon malheureux fils.

VODEMAR.

Madame, levez-vous: cet intérêt si tendre
Subjugue en vous la haine & peut donc la suspendre!
Vous voulez que des loix interrompant le cours....

MENZICOFF.

Non, tu n'es pas ici ſeul maître de ſes jours:
C'eſt trop tôt inſulter à notre deſtinée ;
Ta tyrannie encor peut ſe voir enchaînée ;
Et l'arrêt que ta voix contre lui va porter,
Sans l'aveu du Conſeil ne peut s'exécuter.

VODEMAR.

Eh bien donc, nous verrons ſi contre ma puiſſance;
D'un perfide aſſaſſin ils prendront la défenſe.
Conduiſez-le, Soldats.

ARZÉNIE.

Cruels! vous l'entraînez!

ALÉXAN, *(en s'en allant.)*

Ah! ne regrettez pas des jours infortunés.
Adieu, ma mère.

ARZÉNIE.

Au moins avec lui réunie;
Je le ſuivrai....

VODEMAR, *(à Béring.)*

Chez vous que l'on garde Arzénie.
(aux Gardes, montrant Menzicoff.)
Veillez ſur lui.

ARZÉNIE.

Pour moi, quoi! tous les deux perdus!
Quoi! mon époux, mon fils!

MENZICOFF.

Je ne me connais plus.

(Il rentre dans son habitation.)

(Arzenie, Vodemar & sa suite, sortent de l'autre côté.)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

VODEMAR, *Gardes dans le fond.*

Quoi ! contre ma vengeance ils défendent le crime!
Le Conſeil me voudrait dérober ma victime!
Il me refuſe un ſang par les loix condamné!
Et Menzicoff verrait mon courroux enchaîné!
J'eſſuierais cet affront! Ce courroux inflexible,
Indigné de l'obſtacle, en devient plus terrible.
Que puis-je redouter? rien: je prends tout ſur moi.
Oui, ſans doute.... Arzénie en proie à ſon effroi,
Ignore qu'à ſon fils le Conſeil s'intéreſſe:
Le danger d'Aléxan, la frayeur, la tendreſſe,
Sur un cœur maternel auront quelque pouvoir.
Si pour ſauver ce fils, ſon appui, ſon eſpoir,
Ce fils qui le vengeait, ſi Menzicoff lui-même,
Livrait à ſon rival & cédait ce qu'il aime!
Quel triomphe! & ſoudain... mais au fond de mon cœur
Renfermons le deſſein qu'a conçu ma fureur.
J'en frémis!.... tu ſauras tout ce que peut ma haîne,
Menzicoff! tu perdras la beauté qui t'enchaîne,

Et je veux à mon fort la contraindre à s'unir,
Non pour la posséder, mais pour te la ravir.
Pour tous deux à la fois elle sera perdue.
De nos affreux destins remplissons l'étendue.
Nul peut-être jamais ne fut plus outragé;
Mais nul peut-être aussi ne sera mieux vengé.
C'est elle....

SCÈNE II.

VODEMAR, ARZÉNIE, (*Gardes.*)

ARZÉNIE.

En est-ce fait? votre haîne inflexible
A-t-elle contre nous porté l'arrêt terrible?
M'allez-vous annoncer le trépas de mon fils?

VODEMAR.

A sa grace, à ses jours, je veux bien mettre un prix.

ARZÉNIE.

Il vivrait! vous m'offrez cette douce espérance!
Ah! tout mon cœur charmé s'y livre par avance.
Mais cependant, hélas! qu'allez-vous exiger?
Je n'ose le prévoir, ni vous interroger.
Vous me faites trembler en me parlant de grace.
Que faut-il?

VODEMAR.

D'un rival confondre ici l'audace.
Il vantait sa victoire, & je veux l'en punir,
En reprenant le bien qui dût m'appartenir.
Vous deviez être à moi, vous m'étiez destinée;
A mon fier ennemi vous fûtes enchaînée.
Mais vous ne l'êtes plus : cet odieux rival
Veut resserrer les nœuds de cet hymen fatal,
Et je veux qu'Arzénie, ici même, à sa vue,
A ses premiers liens soit avec moi rendue,
Aujourd'hui dans Tobols j'entrerai votre époux.

ARZÉNIE.

Vous, ô Ciel!

VODEMAR.

A ce prix vous détournez mes coups.

ARZÉNIE.

A ce prix seul, ah! Dieu! je reste confondue.
Vous pouvez!.... pardonnez: Arzénie éperdue,
Peut-elle concevoir?.... songez-vous qu'aujourd'hui,
Retrouvant Menzicoff, elle dépend de lui.

VODEMAR.

De lui! qui? vous!

ARZÉNIE.

Je sais ce que vous pouvez dire.
De la nécessité je vois l'affreux empire,

Je vois qu'il eſt des temps où les infortunés
A choiſir leurs malheurs ſe trouvent condamnés :
Ah ! je choiſis la mort, & je vous la demande ;
C'eſt de vous, de vous ſeul qu'il faut que je l'attende ;
Mais ne puis-je, en mourant, eſpérer que mon fils ?....

VODEMAR.

Puiſqu'au ſeul Menzicoff vos deſtins ſont ſoumis,
Il faut le conſulter : je conſens qu'à ce titre,
Du ſort d'un fils, du vôtre, il ſoit encor l'arbitre.
(*aux Gardes.*)
Amenez Menzicoff.

ARZÉNIE.

Quels horribles momens !
Que lui vais-je annoncer ? & quels nouveaux tourmens !
Votre haîne à loiſir jouit de ſa misère.

VODEMAR.

Gardez qu'il ſe refuſe à cette offre dernière ;
Vous n'avez qu'un moment pour en délibérer.
Ici pour cet hymen je fais tout préparer.
Aux autels avec moi ſoyez prête à vous rendre,
Ou vous perdez un fils que rien ne peut défendre.

SCÈNE III.

ARZÉNIE, *seul.*

Quoi? lui! lui mon époux! ce farouche ennemi!
A ce funeste mot tous mes sens ont frémi.
Quoi! du Ciel en un jour la colère obstinée,
A pu de tant d'horreurs charger ma destinée!
Je vois à chaque instant que ce Ciel irrité
Approfondit l'abyme à mes yeux présenté.
Menzicoff!

SCÈNE IV.

ARZÉNIE, MENZICOFF, (*Gardes.*)

MENZICOFF.

Le Tyran permet que je te voye;
A quoi dois-je imputer cet ordre qu'il m'envoye?
M'apprendras-tu mon sort & celui de mon fils?
Je prononce en tremblant ce nom dont tu gémis,
Ce nom si cher, hélas!... Tu gardes le silence!
Aurait-on prononcé la fatale sentence?
Parle, déchire un cœur toujours infortuné.

ARZÉNIE.

Ton fils respire encore... il n'est point condamné.

MENZICOFF.

Si pour sauver sa vie il faut que je périsse,
Si mon sang....

ARZÉNIE.

On exige un autre sacrifice.
Quel sacrifice! ah! Dieu!

MENZICOFF.

Quoi! pour les jours d'un fils,
En est-il qu'on ne puisse?....

ARZÉNIE.

Arrête.

MENZICOFF.

Eh! quoi?

ARZÉNIE.

Frémis...;
Nos cœurs redemandaient notre chaîne brisée.

MENZICOFF.

Des pleurs du repentir je l'aurais arrosée.

ARZÉNIE.

Tu voulais à l'autel la reprendre avec moi.
On prépare l'autel, mais pour qui!... quelle loi
M'impose d'un tyran la cruauté jalouse!
Vodemar veut sur l'heure y traîner ton épouse.

MENZICOFF.

Vodemar !

ARZÉNIE.

Oui, lui-même ; & ce n'eſt qu'à ce prix
Qu'il détourne le fer prêt à frapper mon fils.

MENZICOFF.

Lui, t'épouſer !

ARZÉNIE.

Conçois de quel eſpoir déchue ;
Dans quel gouffre de maux je me vois deſcendue.
Conçois l'atrocité de ce monſtre inhumain.
Et la haîne & la rage ici m'offrent ſa main.
Non, un reſte d'amour n'entra point dans ſon ame ;
Il n'a rien conſulté que ſa vengeance infâme.
Il veut porter la mort dans deux cœurs malheureux ;
Il veut au même Autel nous immoler tous deux.

MENZICOFF.

J'étouffe mes tranſports : à l'excès de l'outrage,
A l'excès du malheur, j'oppoſe mon courage.
Écoute. J'ai ſur moi fait un dernier effort,
Pour fixer d'un coup d'œil mes fautes & mon ſort.
C'eſt frapper trop long-tems tout ce qui m'environne ;
La beauté, les vertus dont le Ciel te couronne,
Le brillant avenir à mon fils deſtiné,
Mon ſort contagieux a tout empoiſonné.
Tant de fatalité doit toucher à ſon terme.
Ne ſongeons plus à moi ; je vois d'un eſprit ferme,

Les horreurs de mon ſort, & je m'immole au tien.
Tu te dois à ton fils, & tu ne me dois rien.
Le Ciel dont j'ai long-tems laſſé la patience,
Raſſemble enfin ſur moi ſa tardive vengeance.
Quand de ſes premiers traits je me ſentis frappé,
Je me croyais puni; je m'étais bien trompé.
Hélas ! ce fils, victime & ſi tendre & ſi chère,
Sous le couteau mortel tend les bras à ſa mère.
Périra-t-il pour moi ? le puis-je ſupporter ?
Sur l'appui du Conſeil eſt-ce à nous de compter ?
On plaint les malheureux, mais on les abandonne;
Et pour ſauver ton fils que la mort environne....

ARZÉNIE.

Ah ! tu connais ce cœur, qui prompt à s'effrayer,
Au ſecours de ce fils s'élance tout entier.
Mais c'eſt lui commander un effort impoſſible.
Je ſens pour Vodemar une horreur invincible.
Toi-même, en quel état cet hymen déteſté ?...

MENZICOFF.

Ne t'en informe point; va, j'ai tout mérité.
Mon cœur ne ſent que trop tout ce qu'il ſacrifie.
Tu ſais s'il revolait au-devant d'Arzénie.
Pour ce dépôt ſi cher à ton amour commis,
Réſerve tous les ſoins que tu m'avais promis.
Qu'il ſe garde de ſuivre & d'imiter ſon père :
Puiſſe-t-il être un jour digne en tout de ſa mère !

ARZÉNIE.

Le Ciel pourrait souffrir ce fatal dévoûment !
Je n'en ai pas la force.... Eh ! le puis-je ! Comment
Promettre d'obéir, & promettre de vivre ?

SCÈNE V.

ARZÉNIE, MENZICOFF, BÉRING,
(Gardes.)

BÉRING.

VODEMAR vous attend, Madame ; il faut me suivre.
(à part.)
Il est au Temple.... Ah ! Dieu !

ARZÉNIE.

Quoi ! déjà !.... tu gémis !
Tu t'attendris sur moi ! Parle, as-tu vu mon fils ?
Tu te tais !.... Saurait-il où l'on veut me réduire ?....

BÉRING.

On vous attend ; c'est tout ce que je puis vous dire.
Vous en apprendrez plus.... trop tôt, hélas !

ARZÉNIE.

Eh ! quoi ?
Mon fils ! ah ! Ciel !.... Mon fils ! cher époux !....
(elle se jette dans les bras de Menzicoff, & y reste quelque tems.)
(à Béring.)
Conduis-moi.

SCÈNE VI.

MENZICOFF, (*deux Gardes au fond du théâtre.*)

OU suis je ? un froid mortel s'est glissé dans mes veines.
Il gémissait !... Pourquoi ces alarmes soudaines ?
D'où vient qu'à chaque mot mes sens ont tressailli ?
D'affreux pressentimens tout mon cœur s'est rempli.
D'un désastre inconnu mon ame menacée,
Ne sait sur quelle horreur arrêter sa pensée.
Vodemar.... je crains tout de sa férocité.
Chère Arzénie.... Hélas ! lorsqu'elle m'a quitté,
Il m'a semblé qu'en proie aux tourmens que j'endure,
J'étais abandonné de toute la nature ;
Que je restais perdu dans une épaisse nuit.
Il semble autour de moi que tout s'évanouit.
A mon secours en vain j'appelle mon courage ;
Je ne résiste plus aux maux que j'envisage.
(*il tombe sur un banc de pierre.*)
Mon cœur cède ; il est las de porter son fardeau.
Rochers de ces déserts, vous serez mon tombeau.
Viens, viens fermer mes yeux qui te cherchent encore.
Arzénie ! Arzénie ! en vain ma voix t'implore !
En vain ma voix t'appelle en ces tristes momens ;
Quel silence répond à mes gémissemens !

SCÈNE VII.

MENZICOFF, ARZÉNIE, (*un poignard à la main.*) Gardes qui la suivent.

MENZICOFF.

Ciel ! le fer à la main, je la vois qui s'avance !
Qu'annonce ce poignard ?

ARZÉNIE, (*égarée.*)

Le meurtre, la vengeance ;
Le sang... Ah ! Dieu ! mon fils... tous mes sens éperdus...

MENZICOFF.

Achève. Eh bien ! ton fils ? qu'a-t-on fait ?

ARZÉNIE.

Il n'est plus ;

MENZICOFF.

Qu'entends-je ? malheureux !...

ARZÉNIE.

Un crime... un monstre horrible...
Ah ! je succombe....

[*elle tombe sur un banc de pierre. Menzicoff la soutient dans ses bras.*]

MENZICOFF.

O Ciel ! quoi sa rage inflexible

Aurait pu!.... Chère épouſe! ah! reprends tes eſprits.
Dis, par quel coup affreux m'a-t-on ravi mon fils?
Entends ma voix, réponds, ô mère infortunée!
Dans quel piége ſanglant lâchement entraînée!....
Quoi! ce barbare oſait!.... Donne-moi ce poignard,
Donne, & que ſous mes coups le traître Vodemar....

ARZÉNIE, [*revenant de ſon égarement, & ſe relevant.*]

Vodemar! il eſt mort. Oui, j'ai puni ſa rage.

MENZICOFF.

Lui! quel Dieu tutélaire a guidé ton courage?
Qui t'a de Vodemar révélé le forfait?

ARZÉNIE.

Béring n'a pu garder cet infâme ſecret,
Ni ſouffrir des horreurs dont frémit la nature.
Béring m'a tout appris: un ennemi parjure,
Un traître accumulant des crimes inouis,
Voulait te ravir tout; & teint du ſang du fils;
De ce ſang répandu par ſa main meurtrière,
Tranquille dans le Temple, il attendait la mère.
Sa haîne triomphait de t'ôter ſans retour,
Ton épouſe & ton fils, objets de ton amour.

MENZICOFF.

Ciel vengeur!

ARZÉNIE.

Mais ce Ciel a conduit Arzénie!
J'ai recueilli mes ſens, contenu ma furie.

J'ai marché vers le Temple, où s'était rassemblé,
A cet hymen affreux le Conseil appelé.
J'arrive, & dans l'instant où je vois le perfide
Me présenter sans crainte une main homicide,
Je saisis le poignard dont il était armé,
Le plonge dans ce cœur pour le crime formé,
Le retire sanglant du sein d'un monstre impie.
Il tombe; on s'épouvante, on m'entoure, on s'écrie.
» J'ai frappé, dis-je alors, un infâme assassin.
» Dans le sang de mon fils il a trempé sa main.
» Il égorgeait le fils en épousant la mère.
» D'un complot sacrilége il reçoit le salaire.
» Magistrats, prononcez mon arrêt, je l'attends. »
Tandis que les esprits demeurent en suspens,
J'ai traversé soudain, sans crainte & sans obstacle,
Une foule attentive à ce sanglant spectacle,
Et le fer à la main j'ai revolé vers toi.
Ces soldats m'ont suivie; & s'il faut que la Loi
Réprouve ma vengeance & condamne Arzénie,
Ce poignard, près de toi, va terminer ma vie.

MENZICOFF.

Eh bien! s'il est ainsi, qu'il nous frappe tous deux.
Ton cœur jusques au bout s'est montré généreux;
Et s'il faut que la mort soit notre unique attente....

ARZÉNIE.

Va, j'ai vengé mon fils; je périrai contente.
Mon sang....

SCÈNE VIII[e] & *dernière.*

MENZICOFF, ARZÉNIE, BÉRING, (*Gardes.*)

BÉRING.

Sur votre ſort je dois vous raſſurer ;
Et le Conſeil pour vous vient de ſe déclarer.
Le meurtre d'Aléxan, la juſte horreur du crime,
Tout rend votre vengeance à leurs yeux légitime.
Vivez, ne craignez rien, & tous les deux unis....

MENZICOFF.

Malheureux ! à la mort, quoi ! j'ai conduit mon fils !
Quoi ! l'innocent périt, & ſon coupable père....

ARZÉNIE.

Et quel autre que toi peut conſoler ſa mère ?....
[*elle ſe jette dans les bras de Menzicoff. La toile tombe.*]

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Œuvres de M. DE LA HARPE, de l'Académie Françoise, contenant les *Tragédies de Menzicoff & de Philoctete*. A Paris, le 27 Janvier 1781.

GAILLARD.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur DE LA HARPE, de notre Académie Françoise, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *ses Œuvres*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du trente Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privilèges

en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miromesnil, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Maupeou, & un dans celle dudit Sieur Hue de Miromesnil; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le quatorzième jour du mois de Mars, l'an

de grace mil sept cent quatre-vingt-un, & de notre Règne le septième.
Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 2307, fol. 465, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII. du Réglement de 1723. A Paris, ce 17 Mars 1781.

DURAND, Adjoint.

FONDO PALATINO
VAL 512665

